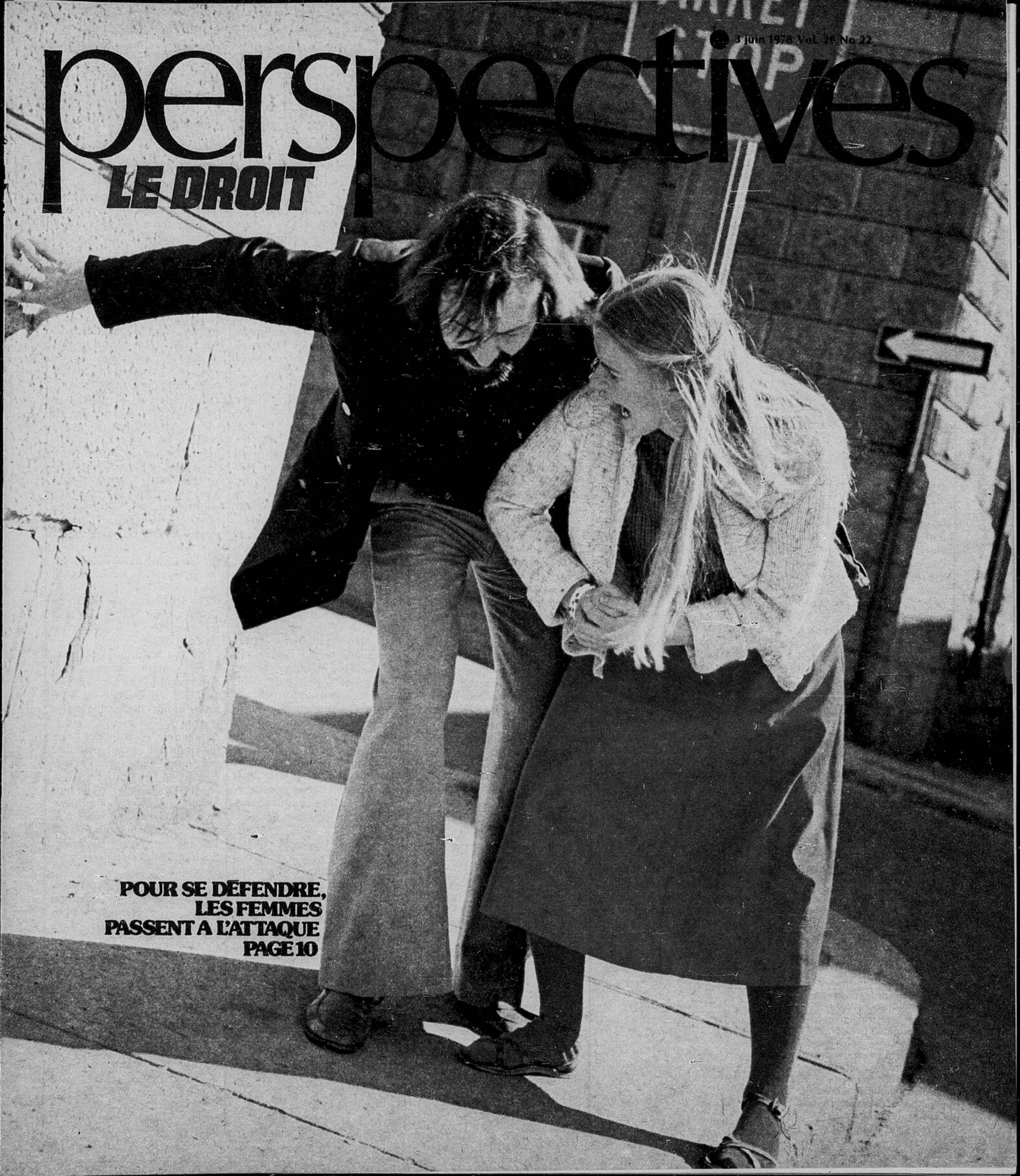


3 juin 1978 Vol. 26 No. 22

# perspectives

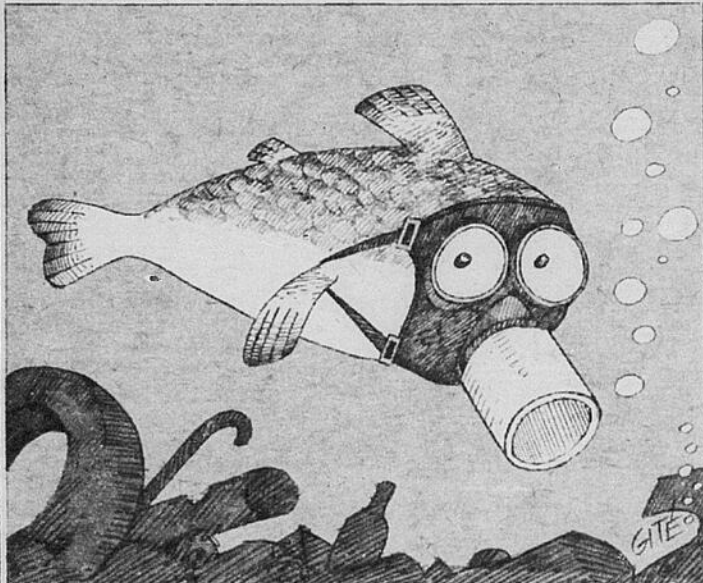
**LE DROIT**



**POUR SE DÉFENDRE,  
LES FEMMES  
PASSENT À L'ATTAQUE  
PAGE 10**

# LE SONDAGE DE LA SEMAINE

## LA POLLUTION



Il y a six ans les Nations unies ont tenu, à Stockholm, en Suède, une conférence écologique. On y a proclamé le 5 juin Journée mondiale de l'environnement, afin de rendre l'univers conscient du problème de la pollution. Les Canadiens partagent-ils cette inquiétude? Si oui dans quelle mesure? Notre sondage révèle que plus de 80 p.c. des citoyens du pays jugent grave la pollution de l'air et celle de l'eau. La plupart croient que l'industrie est le principal responsable et réclament l'intervention des gouvernements pour combattre ces fléaux. On considère moins dangereuse la pollution

du sol, dont la responsabilité incomberait surtout aux simples citoyens.

Voici les pourcentages obtenus pour divers degrés de gravité de ces trois formes de pollution:

	Pollution		
	de l'eau	de l'air	du sol
Très grave	57 p.c.	46 p.c.	36 p.c.
assez grave	31 p.c.	39 p.c.	42 p.c.
aucunement grave	10 p.c.	13 p.c.	18 p.c.
sans opinion précise	2 p.c.	2 p.c.	4 p.c.

Si l'on demande aux gens de borner leur jugement à leur milieu immédiat de vie, c'est-à-dire la ville qu'ils habitent et sa banlieue, c'est encore une fois la pollution de l'eau qui a la priorité, à 42 p.c., suivie de la pollution de l'air à 36 p.c. et de la pollution du sol à 11 p.c. seulement.

Quand il s'agit de décider qui est responsable de la pollution de l'air dans leur localité, les interrogés désignent le plus souvent l'industrie (à 42,5 p.c.), puis le gaz d'échappement des voitures, à 33 p.c. L'industrie obtient une fois de plus le championnat pour la pollution de l'eau, à 37 p.c., la faute

étant ensuite attribuée aux égouts municipaux à 18 p.c. puis au public lui-même, à 8 p.c. C'est ce dernier qui vient en tête comme responsable de la pollution du sol, à 29 p.c. Viennent ensuite les ordures ménagères à 16 p.c., l'industrie, 8 p.c., et les insecticides et autres produits chimiques 5 p.c. A noter que la proportion de gens qui n'ont pas exprimé d'opinion croît de 15 p.c. dans le cas de la pollution de l'eau à 25 p.c. pour la pollution de l'air et 32 p.c. pour celle du sol.

A peu près la moitié des gens questionnés réclament que les gouvernements interviennent pour remédier à ces trois formes de pollution. 55 p.c. quant à la pollution de l'eau, 52 p.c. quant à la pollution de l'air et 47 p.c. quant à la pollution du sol. Le terme «gouvernement» s'applique aussi bien aux autorités fédérales, provinciales ou municipales qu'aux agences semi-autonomes et aux compagnies de la Couronne. Les demandes d'intervention varient de 9 à 6,5 p.c. selon le type de pollution, envers le gouvernement fédéral et ses agences, de 12 à 8 p.c. envers l'un ou l'autre des dix gouvernements provinciaux, de 11 à 14 p.c. envers les municipalités. 22 à 18 p.c. des demandes d'intervention s'adressent au pouvoir en général. Il n'y a que de 8 à 3 p.c. de gens à demander l'intervention de l'industrie elle-même. Peut-être parce qu'on croit que celle-ci ne bougera vraiment que si elle y est incitée par l'Etat. Par contre, on n'hésite pas à suggérer, à des taux allant de 17 à 24 p.c.,

que les citoyens interviennent eux-mêmes, et il s'y ajoute une proportion d'environ 5 p.c. de gens qui voudraient une intervention mixte des citoyens et des gouvernements.

La plupart des interrogés ne sont toutefois aucunement intéressés à déboursier personnellement de l'argent pour aider à régler le problème. Ceux qui y consentiraient sont prêts à payer, en moyenne, \$91.60 pour combattre la pollution de l'air, \$78.54 pour la pollution de l'eau et \$80.84 pour celle du sol.

Les femmes sont plus nombreuses que les hommes (par 41 à 31 p.c.) à juger la pollution de l'air la forme la plus grave du problème, et les hommes plus nombreux (à 46 contre 37 p.c.) à penser que c'est plutôt la pollution de l'eau. Les femmes se plaignent moins des gaz d'échappement mais plus des insecticides. Elles demeurent plus sceptiques que les hommes quant à l'action des gouvernements...

Les jugements sont les mêmes, d'une catégorie d'âge à l'autre, sur la gravité de chacune des trois formes de pollution, mais la plus jeune (de 18 à 24 ans) est nettement plus portée que la plus vieille (55 ans et plus) à identifier comme la plus grande source de pollution les déchets industriels: 49 contre 31,5 p.c. pour la pollution de l'eau, 46 contre 38 p.c. pour la pollution de l'air, 14 contre 4 p.c. pour celle du sol. Les jeunes réclament moins l'intervention de l'Etat mais sont trois fois plus nombreux que leurs aînés à vouloir que les citoyens agissent par eux-mêmes.

Ce sont les gens de la catégorie au plus fort revenu (\$25 000 et plus par an) qui jugent le problème de la pollution de l'eau le plus grave dans la localité qu'ils habitent, ceux au revenu de \$10 000 à \$14 999 qui attachent le plus d'importance à la pollution de l'air et ceux au plus faible revenu (moins de \$5 000) qui se préoccupent surtout de la pollution du sol. Les citoyens les plus riches sont les plus prompts à trouver l'industrie

coupable de la pollution de l'eau et du sol mais aussi le public dans le cas du sol; ils sont également plus prompts à réclamer l'intervention du gouvernement dans les trois cas.

Les gens des Prairies refusent plus que ceux de toute autre région du Canada de considérer comme sérieux le problème de la pollution de l'air, de l'eau ou du sol. Probablement à cause des grands espaces dont ils disposent et qui rendent ces fléaux moins pressants... L'Ontario et le Québec manifestent nettement plus d'inquiétude que les autres provinces au sujet de la pollution de l'eau, ce qui se comprend vite vu le grand nombre de lacs qu'ils renferment. Le souci de la protection du sol est le plus visible dans les provinces Maritimes, qui n'ont ni nombreux lacs ni grands espaces. Quant aux reproches à faire, l'Ontario vient en tête quand il s'agit d'en adresser à l'industrie dans les trois cas, mais aussi pour les appliquer au public lorsqu'il est question de la pollution du sol, tandis que c'est le Québec qui blâme le plus fortement le public de la pollution de l'eau.

De qui réclamer l'intervention? L'Ontario plus que toute autre région veut surtout celle de l'Etat. Le Québec est intéressé moins qu'aucune autre province — et même presque pas du tout — à solliciter l'aide de l'industrie, ayant peut-être été rendu sceptique à cet égard par certaines expériences passées... Mais il est le plus ardent à vouloir la participation des simples citoyens à la correction de la pollution de l'air et de l'eau. Là-dessus, anglophones et francophones s'accordent.

**La semaine prochaine:  
l'affection  
pour votre père.**

Le Sondage de la semaine a été réalisé pour *Weekend Magazine* et *Perspectives* par les Laboratoires Data, conseillers en recherche, de Montréal, sous la supervision de T.R. Bird. On a effectué à cette fin 1 088 entrevues téléphoniques dans 31 des principaux centres urbains du Canada.

©Weekend Magazine, 1977

**L**e monde est mal fait. Pensez, par exemple, à tous les poils mal placés: des milliers de femmes essaient par tous les moyens de se débarrasser des poils présumés disgracieux qui encombrant certaines parties de leur anatomie. Pendant ce temps, des milliers d'hommes sont à la recherche du produit mirobolant qui leur redonnera leurs poils perdus! Songez aux millions de dollars gaspillés en crèmes dépilatoires d'un côté, en lotions capillaires de l'autre. Si un «patenteux» trouvait le moyen de transférer les poils arrachés à la place qu'occupaient les poils tombés, il ferait fortune en peu de temps.

Nous vivons dans la société du poil. On ne laisse pas un instant de répit à notre malheureux système pileux. Si vous êtes femme, dès la puberté, vous aurez grand-peine à résister aux professionnels de tout poil qui s'acharneront à savonner, tailler, décolorer, teindre, friser, défriser, crêper ou «gricher» vos cheveux. Le tout au détriment de votre confort et de votre porte-monnaie. Mais là ne s'arrête pas le zèle des professionnels du poil: on vous proposera l'épilation par électrolyse, cire chaude ou froide, rasage ou application de produits malodorants, procédés tous plus ou moins sado-masochistes. Peu de recoins de votre corps échapperont à la croisade anti-poil.

Quant aux hommes, on s'ingénie, au contraire, à encourager chez eux la croissance des poils de tout acabit. Ceux qui acquièrent de bonne heure un «grand front intelligent» ont beau relever la tête, ils n'en découpent pas moins en cachette dans les magazines les petites annonces prometteuses de toupet miracle. On a même inventé, paraît-il, des sortes de perruques pour ceux dont la poitrine manque de mâle pelage... C'est que le poil, chez le mâle, ça se porte bien; même que c'est un attribut esthétique et érotique auquel j'avoue ne pas être insensible en tant que femme. Le poil évoque l'animal, la sauvagerie, la tanière; ainsi, l'expression «repandre du poil de la bête» suggère un sursaut d'instinct chez des êtres trop civilisés.

Nous vivons dans la société du poil, mais du poil discipliné: lavé, parfumé, peigné, tondu, tenu en place par la laque, le poil est trop souvent à l'image de son possesseur, bête et discipliné. On peut dire de beaucoup de gens d'aujourd'hui qu'ils n'ont pas un poil qui retousse. Mais, chez les jeunes, on a assisté, ces dernières années, à la révolution du poil: barbes hirsutes, moustaches démesurées, chevelures en bataille. Le poil en goguette est devenu le symbole de la libération, de la remise en question du «système». Plusieurs bons bourgeois ont profité de l'occasion pour arborer les symboles poilus de la contestation tout en ne changeant absolument rien à leurs bonnes vieilles habitudes, de sorte que, lorsqu'on rencontre un barbu, on ne sait plus trop si on a affaire à un intellectuel cachant sa prospérité sous ses poils ou à un pauvre chômeur qui ne peut se payer



## un monde au poil

les services du barbier.

Entre les femmes à qui le poil est interdit et les hommes qui n'en ont jamais assez, je me dis: Ah! la barbe! Cette bataille du poil est tirée par les cheveux... qu'il ne failt tout de même pas couper en quatre!

Mais, quand je songe à tous les gens qui vivent du poil — pas forcément au poil —, je suis portée à réfléchir. Car il existe toute une industrie du poil: il y a les fabricants des instruments du genre bigoudi, fer à friser, séchoir, brosse, peigne, broche, filet; il y a les produits pour cheveux, tels shampoings, rinçages, teintures, laques, toniques, lotions, antiodorifiques; il y a les métiers du poil: coiffeur, barbier, esthéticien, perruquier et même chirurgien... Quand je vois toute cette industrie en plein essor, je me sens un peu coupable. Car moi, voyez-vous, après de nombreuses expériences aux mains des professionnels du poil, j'en suis revenue à cette chère dame Nature: après tout, pourquoi ne pas laisser les poils tels qu'ils nous viennent. Un de mes amis médecin disait à sa femme: «Teins-toi en blonde si tu veux, chérie, mais rappelle-toi que les blondes sont blondes partout...» Si on veut pousser cette logique jusqu'au bout, les salons de coiffure se préparent des sessions compliquées...

Dans notre société, le poil est roi. On le dorlote, on le transforme, on l'idolâtre. Il n'y a qu'à regarder les messages publicitaires à la télévision pour comprendre que, si on veut faire des conquêtes, il faut absolument utiliser ces produits qui rendent la chevelure souple et brillante. Inutile d'avoir la tête bien pleine; il suffit de l'avoir bien lavée!

Ce qui n'empêche pas les gens de se prendre aux cheveux ou encore d'avoir mal aux cheveux, certains matins de lendemain de la veille. Quant à moi, je ne vois pas tellement d'inconvénients à cette civilisation du cheveu, à condition qu'on ait la gentillesse de me flatter dans le sens du poil...  
**Henriette Major**

## VOTRE COEUR EST PRÉCIEUX — GARDEZ-LE EN SANTÉ

**VIVRE AVEC SON COEUR,**  
par le Dr Arthur Vineberg

Traduction française  
de "How To Live With Your Heart."

- Comment le régime alimentaire d'un enfant en bas âge peut-il être une cause d'attaques cardiaques précoces.
- Pourquoi les transplantations cardiaques ne sont-elles pas appropriées pour l'homme.
- Comment et pourquoi le "jogging" peut-il tuer.
- Pourquoi les femmes courent-elles moins de risques d'avoir des maladies de coeur que les hommes.
- Pourquoi et comment la tension peut-elle, en plus d'élever votre pression sanguine, déclencher une crise cardiaque fatale.

"A l'âge de 60 ans, 1 homme sur 5 aura subi une attaque cardiaque. Cependant il est en votre pouvoir d'éviter cette autodestruction."  
(Dr Arthur Vineberg)



## CE LIVRE POURRA VOUS SAUVER LA VIE

Ce livre renferme toutes les informations nécessaires pour prévenir les maladies cardiaques. Le Dr. Vineberg, chirurgien réputé en cardiovasculaire, a réuni dans ce livre tous les renseignements qu'il vous faut connaître. Il y explique les procédures et tests employés par les médecins traitant les maladies cardiaques. **VIVRE AVEC SON COEUR** est somptueusement illustré de plus de 75 dessins et schémas pour vous aider à mieux comprendre.

### LE COEUR ET SON FONCTIONNEMENT

Ce livre explique le fonctionnement d'un coeur normal pour mieux vous faire comprendre les effets d'une maladie ou de l'artériosclérose sur la santé de votre coeur.

### QUE DOIT-ON FAIRE LORS D'UNE CRISE CARDIAQUE?

Le Dr Vineberg décrit tous les symptômes d'une attaque cardiaque. Il vous indique comment en reconnaître les signes avant-coureurs, une information qui pourrait sauver une vie. Il explique le phénomène de l'attaque cardiaque "silencieuse." Il vous dit aussi quand vous devez d'aller voir le médecin.

### LA SEXUALITÉ ET LE COEUR

Le Dr Vineberg traite ce sujet important avec beaucoup de franchise. Il vous apprendra pourquoi les victimes de maladies de coeur n'ont pas à modifier leur activité sexuelle.

### LES EFFETS DE L'ALIMENTATION

Des renseignements détaillés sur l'alimentation révèlent comment elle peut aider ou gêner le bon fonctionnement du coeur et comment les habitudes alimentaires des parents peuvent influencer la santé future des enfants.

### L'EXERCICE PHYSIQUE — COMMENT GARDER VOTRE COEUR EN SANTÉ

Les exercices physiques ne sont pas tous bénéfiques pour le système cardiovasculaire. Apprenez comment la santé de votre famille dépend du choix des exercices appropriés.

### LES DIFFÉRENTES POSSIBILITÉS DE CHIRURGIE CARDIAQUE.

De plus en plus de patients doivent subir une intervention chirurgicale. Le Dr Vineberg explique les différentes opérations de revascularisation réalisables.

Examinez-le pendant 10 jours, à nos frais!

Commandez-le dès aujourd'hui. Ce livre peut vous sauver la vie!

Pour seulement \$8.95 avec ce bon de commande

À: Les Éditions Optimum Ltée  
C.P. 4090, Place d'Armes  
Montréal, Québec  
H2Y 3M1

**LES ÉDITIONS OPTIMUM,**  
C.P. 4090 Place d'Armes,  
Montréal, P.Q. H2Y 3M1.

P820681

Envoyez-moi \_\_\_\_\_ exemplaire(s) de **VIVRE AVEC SON COEUR** à \$8.95 chacun. Il est entendu que si je ne désire pas le conserver, je peux le retourner avant 10 jours.

Facturez-moi plus tard (plus \$0.90 de frais d'expédition)  Chèque ou mandat-poste inclus payable aux Editions Optimum (l'éditeur acquittera les frais d'expédition)

Portez à mon compte Chargex ou Master Charge (plus \$0.90 de frais d'expédition)

NOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_ APT. \_\_\_\_\_

VILLE \_\_\_\_\_ PROV. \_\_\_\_\_

SIGNATURE \_\_\_\_\_

Depuis l'affaire du Watergate et sa retraite à San Clemente, Richard Nixon a reçu chez lui très peu de gens. Il passait le plus clair de son temps à panser son humiliation et à rédiger ses Mémoires. Son éditeur francophone, Alain Stanké, a été la seule personne autorisée — après l'éditeur américain — à lire le manuscrit de l'ex-président des Etats-Unis, quelques mois avant sa publication, et à rencontrer longuement l'homme d'Etat déchu dans sa retraite californienne. On se souviendra que l'éditeur montréalais avait déboursé \$100 000, il y a deux ans et demi, pour le droit exclusif de publier ce document en français. A l'occasion de la parution, ces jours-ci, des Mémoires de Nixon, Alain Stanké a accepté de nous narrer sa rencontre avec l'auteur le plus célèbre de sa maison d'édition.

La rédaction

#### PAR ALAIN STANKÉ

«Stanké, vous allez perdre votre chemise en publiant Nixon! Personne ne le lira.» — «Vous n'avez pas honte de publier les Mémoires d'un escroc?» — «Vous avez versé \$100 000, il y a deux ans, à quelqu'un qui a prouvé sa malhonnêteté et vous n'avez toujours rien en main. Vous n'avez pas peur de tout perdre?»

C'est accompagné de ces remarques pour le moins narquoises que je quitte Montréal pour l'aéroport de Dorval. A l'Immigration américaine, c'est le coup final.

- Où allez-vous? me demande l'officier.
- A San Clemente, en Californie.
- Pour quelle raison?
- Pour voir le président Nixon.

A ce seul nom l'officier devient soupçonneux. Il croit tout d'abord à une plaisanterie. Je vois l'urgence de m'expliquer. Quand il comprend que je ne blague pas, il réfléchit quelques instants et me dit: «Il n'est donc pas encore mort?»

Pas de doute, Nixon n'a plus beaucoup d'amis. Mais cela veut-il dire qu'il n'ait rien à raconter? Quand on a été le président de la plus grande puissance du monde, qu'on a connu la pire humiliation qu'un homme politique puisse subir et qu'on approche de «l'examen final», on n'a plus rien à perdre et tout à gagner à livrer ses Mémoires.

C'est en m'encourageant par ces réflexions personnelles que j'ai atteint San Clemente. Le domaine de la Casa Pacifica s'étend en bordure de la route nationale. La superbe entrée, surveillée par des gardes armés, ne passe pas inaperçue. Des cars de touristes s'y arrêtent tous les jours, le temps d'une photo souvenir. Malheureusement, cette entrée n'est pas la bonne. A quelque cinq cents pieds de là, sur la gauche, une petite route discrète conduit à une barrière métallique beaucoup moins impressionnante. La vérita-

ble entrée du bureau et de la résidence de Nixon est là. Aucun garde dans les parages. Une haute muraille de béton fait le tour de la propriété. Elle est surmontée d'une série de petites caméras de télévision. A quelques pieds de la barrière mue électroniquement, un discret haut-parleur. C'est ici que tout visiteur doit décliner son nom et patienter. Si sa venue est attendue et autorisée, la porte s'ouvre et le visiteur peut pénétrer sur un terrain gouvernemental, appartenant à la Garde côtière américaine. Le bureau de Nixon s'y trouve, entre sa maison, le logis du Service secret et le petit hélicoptère d'où il peut s'envoler et où atterrissent parfois ses rares visiteurs. (Lors de ma visite, l'ambassadeur d'Iran s'est annoncé. Durée de la rencontre: neuf minutes. Le temps d'échanger quelques mots avec Mme Nixon et leur fille Tricia, les assurer de son indéfectible amitié.)

Les proches collaborateurs de Nixon m'assurent que, depuis deux ans, le président — car on l'appelle toujours ainsi, ce titre lui étant conféré à vie — se consacre exclusivement à la rédaction de ses Mémoires.

#### Une fourmière

Le bureau de Nixon bourdonne d'activité. Outre les deux jeunes et très sympathiques collaborateurs qui l'assistent quotidiennement dans la rédaction du manuscrit — le Dr Frank Gannon et Diane Sawyer — et les secrétaires

régulières, l'endroit accueille tous les jours un groupe de femmes, volontaires du parti républicain, dont la tâche consiste à répondre au volumineux courrier que reçoit Richard Nixon. Des caisses remplies de lettres, cartes et colis — des cadeaux — attendent, entassées dans une salle, qu'on réponde au correspondant.

«Vous ne pouvez vous imaginer l'intérêt que continue de susciter le président dans le monde entier, m'affirme une brave volontaire. Dès qu'un journal écrit que Nixon a éternué, on est sûr de recevoir deux cents lettres s'inquiétant de sa santé.»

#### Un livre profondément humain

C'est dans un petit bureau attenant que j'ai lu, pendant deux jours, les pages manuscrites — intégrales — de Nixon. Dans sa première version, le livre était trop long. Les impératifs de l'édition et du marketing obligent; on l'a réduit finalement à... 1 000 pages!

C'est là aussi que j'ai dû conseiller les collaborateurs de Nixon dans le choix des photos que nous utiliserons dans l'édition française. Cette section photographique sera conçue spécifiquement en fonction de l'intérêt des lecteurs francophones: photos de de Gaulle, Malraux et autres.

Je suis un lecteur invétéré. J'achète des tonnes de livres chaque année. Par plaisir et par métier. En saisissant le manuscrit de Nixon pour la première fois, j'ai eu cette réflexion spontanée: «Jamais je n'ai payé un livre aussi cher de ma vie. Il a besoin d'être bon!»

Dès les premières lignes j'ai été conquis. Je l'avoue très sincèrement. Contrairement à ce que beaucoup de

# Ma rencontre avec Nixon

Alain Stanké en compagnie de Richard Nixon, dans le bureau de l'ex-président, à sa demeure de San Clemente, en Californie.



gens pensent — et à ce que je craignais secrètement —, il nè s'agit pas d'un ouvrage rébarbatif écrit par un politicologue pour des historiens ou des intellectuels hermétiques, même si ceux-ci vont y trouver matière à débat pour des décennies. J'y ai trouvé la vie d'un homme issu de milieu modeste, l'histoire passionnante de son extraordinaire ascension jusqu'à la vice-présidence, puis la présidence, et sa chute. Le tout narré dans un langage clair, simple et accessible à tous, dans le langage d'un homme politique redevenu... un homme.

J'y ai apprécié particulièrement de nombreux passages: son enfance difficile et remplie d'épreuves, son amour de sa famille, sa détermination d'accéder au sommet; son élection à la vice-présidence et, vus de l'intérieur, les voyages — à la James Bond — qui s'ensuivirent en Amérique du Sud, où la mort et les crachats le guettaient à tous les coins de rue; ses tractations secrètes et timides en vue d'un rapprochement avec la Chine et sa mémorable rencontre avec Mao; ses autres rencontres avec Brejnev — grand-père comme lui, ils finiront par se parler de leurs

Suite page 6

Un rendez-vous avec le goût

Avis: Santé et Bien-être social Canada considère que le danger pour la santé croit avec l'usage—éviter d'inhaler.  
Moyenne par cigarette—Format King Size: "goudron" 18 mg, nicotine 1.2 mg. Régulier: "goudron" 14 mg, nicotine 0.9 mg.

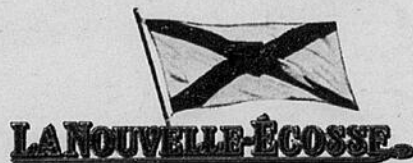


## Bienvenue en Nouvelle-Écosse

berceau du Canada français pour des vacances passionnantes et peu coûteuses.

**1-800-565-7180**

Appelez-nous et demandez notre documentation complète.



Le coin surprise de la côte atlantique du Canada.

petits-enfants —, avec Charles de Gaulle, avec Golda Meir — « Cette femme est terrible! » —, avec Valéry Giscard d'Estaing — « un grand économiste » —; le problème des Juifs qui voulaient sortir d'U.R.S.S. — Nixon a l'impression d'avoir aidé à leur ouvrir plus largement la porte —; Cuba ou la façon dont un homme seul prévient une guerre nucléaire; puis Kissinger — et l'on se demande s'il lui restera encore quelque chose à écrire dans ses Mémoires... —; et, au bout, le chapitre sur le Watergate, les éclaircissements tant attendus dont enfin il parle.

### « Content de vous rencontrer »

Un immense bureau avec une baie vitrée qui donne sur la mer. Le soleil coupe la pièce en deux. Les drapeaux des forces armées — les mêmes qu'à Washington — et le fanion personnel du président. C'est ici qu'aura lieu notre première rencontre.

Richard Nixon est, en fait, un homme extrêmement timide. Il s'avance vers moi et me parle le premier. Il prend les devants. Jaillissant de l'embrasement d'une fenêtre, il tend la main comme si c'était un fleuret. Il me précède comme un guide.

« Content de vous rencontrer. Voici mes drapeaux. Je vous explique. Celui-ci c'est la Marine; celui-là, l'Aviation... »

Pendant qu'il parle je scrute ce visage qui a paru sur tous les écrans et dans tous les journaux du globe. De temps à autre il tourne vers moi des yeux anxieux. A la recherche de quoi?... d'une amitié?... Je vois une goutte de sang sur sa joue droite. Elle me paraît toute fraîche. L'aide de camp m'expliquera plus tard que « le président continue de prendre des anticoagulants à cause de sa phlébite. Il s'est coupé en se rasant, il y a deux jours, et le sang continue à perler. S'il fallait qu'il soit victime d'un accident plus grave, il pourrait y passer. »

Les premiers moments de la rencontre, qui est plutôt une prise de contact, nous n'échangeons que des banalités. Nous nous apprivoisons. Je le trouve vieilli, fatigué, parlant d'une voix peu

réassurante, épuisée. Je n'ose lui poser des questions. Chaque questionneur doit lui paraître un mandataire de l'enquête sur le Watergate. On en restera là. Juste le temps de souligner les premiers passages qui m'ont plu dans son livre. Il reste raide, penché en avant. Mais, quand on se quitte, son regard change. Au moment de nous serrer la main, il est bourré d'imperceptibles signaux de sympathie, comme s'il sentait que je ne le juge pas...

### Nixon apprivoisé

Le dégel survient le lendemain. Nous nous retrouvons, une fois de plus, dans son immense bureau, sous le plein éclat du jour. Cette fois il m'entraîne derrière sa table de travail, s'assied et me propose de l'imiter. Nous allons prendre le temps de bavarder du manuscrit, dont j'ai maintenant terminé la lecture. Le temps de m'habituer aux lieux, de promener mes yeux sur l'immense tableau à la peinture laquée — souvenir d'Orient — qui couvre un mur du bureau, d'examiner la réplique miniature du module lunaire — qui apporta sa voix sur la lune —, et mon attention est fixée.

Cette fois j'ai devant moi un homme beaucoup plus à l'aise, apprivoisé, prêt à parler de tout. Je signale les nouvelles pages qui ont su retenir mon attention. Encouragé par mon intérêt, il me livre des détails que je n'ai pas trouvés dans le livre.

Nixon retrouve un humour que je ne lui avais pas connu le premier jour. Il me raconte avec délices ses pourparlers avec Mao et de Gaulle. Ensuite nous cherchons un titre pour ses Mémoires. Il suggère, narquois: « les Antimémoires?... Mais cela a dû être utilisé déjà par quelqu'un », dit-il, moqueur. Ce « quelqu'un », il le connaît bien puisqu'il a consulté Malraux avant de se rendre

en Chine. Nous parlons de la dévaluation du dollar, puis il coupe net avec un sourire: « Moi, ces affaires-là, je ne sais pas ce que c'est. Vous les connaissez mieux que moi. »

Nous abordons le difficile sujet des médias. C'est le seul moment de l'entretien où je vois Nixon sombrer dans la tristesse. « Les mass-media, quelle puissance! » se contente-t-il de dire avec gravité.

De la politique, il croit qu'il n'y a que deux façons d'en faire. « La mienne, c'est la deuxième: les pressions personnelles. Voyez la question des Juifs en Russie. Je suis sûr d'avoir réussi personnellement auprès de Brejnev là où toutes les tractations officielles auraient échoué, et c'est ce qui lui a fait dire, un jour, devant moi: « Mais laissez-les donc tous partir... et Dieu avec eux! »

Pendant plus d'une heure, Nixon s'excuse, regrette, admet, rit, hésite avant de répondre puis, devant le choix des réponses possibles, se borne à la plus simple, humblement.

— Vous avez vu Sadate?... Je ne sais ce que cela va donner. Ça va peut-être s'arranger si Dieu le veut... enfin, s'il existe.

— Votre livre va sortir bientôt en librairie. Qu'allez-vous faire après?

— Voilà près de trois ans que j'y travaille. Il y aura d'abord six mois de silence, de réclusion. Aucune interview, aucune apparition nulle part. Le livre va soulever un très grand débat, j'en suis convaincu, mais je me tiendrai loin de tout cela. Dorénavant on trouvera les réponses dans ce que j'ai écrit. Puis, six mois plus tard, si vous le voulez, nous mangerons ensemble une blanquette de veau à Paris.

Il dit cela avec un sourire qui ne le quittera pas jusqu'à ma sortie. La lumière ruisselle sur l'immense table de travail. Pas une ombre n'adoucit la vaste pièce. Nous nous serrons la main.

« Au revoir, me dit-il en français. Au revoir et merci! »

## Ma rencontre avec Nixon

Alain Stanké, à la porte du domaine de Nixon, à San Clemente, en compagnie de Mme Sophie Robert, directrice de la maison d'édition, à Paris.



# QUI



## \$85 POUR UN BON CHRÉTIEN

Les gouvernements sont si habitués de venir puiser de l'argent dans nos poches qu'ils ne savent plus comment s'y prendre lorsqu'ils en ont à donner. C'est une vraie pitié de les voir agir!

Je sais que ce n'est pas très charitable d'attaquer le ministre des Finances du Canada alors qu'il veut nous donner chacun \$85, mais il s'est attiré des bosses avec sa façon d'agir tout à fait irréfléchi. Quand on veut faire plaisir à quelqu'un, on ne lui glisse pas tout bêtement des billets de banque dans la main. Les dollars, c'est anonyme et, il faut bien le dire, de nos jours, ils ont de moins en moins de valeur et d'intérêt. Je me rappelle que ma mère nous disait souvent que ça lui faisait plus plaisir de recevoir un rien qui marquait bien notre affection qu'un billet de cent dollars qui ne prouvait rien, sinon que nous avions vidé notre compte en banque.

Jean Chrétien dans sa hâte d'agir a perdu une chance unique de rapprocher le gouvernement du peuple, de stimuler l'économie et de contribuer à promouvoir l'unité canadienne. Pourquoi n'en a-t-il pas profité pour amorcer avec les contribuables un dialogue qui lui aurait permis de connaître certains de leurs besoins les plus intimes? Tous tant que nous sommes nous chérissons des désirs secrets, nous nourrissons des envies que nous n'osons confier à personne et nous vivons dans l'espoir qu'un jour quelqu'un qui nous aime aura enfin la bonne idée de nous offrir ce quelque chose en cadeau.

C'est ainsi que je rêve en secret d'un appareil photo miniature, de petites lunettes d'approche, d'un magnétophone à cassette pour ma voiture, d'un rouli-roulant (eh! oui), d'une paire de draps de satin gravés à mes initiales, d'une provision de balles de golf qui parcourent deux fois les distances normales, sans parler des choses que la décence m'empêche de nommer et qui pourraient m'aider à faire merveille dans les draps dont je viens de parler. Ma femme aussi a ses envies. Je sais qu'elle lorgne du côté des sous-vêtements «pure soie» qui reviennent à la mode mais se vendent tellement cher qu'elle n'ose pas se les offrir. Il y a longtemps qu'elle veut une chaîne en or, et je suis sûr qu'elle meurt d'envie d'avoir un robot de cuisine pour pétrir sa pâte à tarte et hacher ses oignons.

Nous ne sommes pas, ma femme et moi, différents des autres Québécois. Il y a mon frère qui adore fumer le cigare et aimerait bien s'offrir une belle boîte de Davidoff. Ma soeur n'est pas exigeante. Elle désirerait juste s'offrir le luxe d'un fume-cigarette en ivoire. Notre femme de ménage rêve d'une paire de lunettes aux verres incrustés de quelques zircons. Le garçon d'ascenseur du bureau serait fou comme braque si on lui offrait d'un seul coup six ou sept billets de Loto-Canada. Mon beau-frère qui fait une collection de timbres serait en pâmoison s'il recevait une belle enveloppe de timbres de prix.

Mais qu'allons-nous faire avec de l'argent? Le premier objectif du ministre des Finances est de stimuler l'économie canadienne, mais rien ne prouve que l'argent qu'il distribuera servira à acheter des biens de consommation. Au moins la moitié de ceux qui recevront leurs chèques les déposeront à leur compte de banque et n'y toucheront plus. Quant aux autres, ils achèteront sans doute des radios transistors fabriqués à Hong-Kong, du vin français, des souliers italiens, des balles de golf japonaises et quoi encore! Loin de servir notre économie, l'argent du ministre augmentera encore le déficit de notre balance commerciale.

Comme les choses auraient été différentes si, dans un appel pathétique à tous les Québécois, Jean Chrétien nous avait demandé de lui faire connaître nos besoins les plus intimes et s'était appliqué à les satisfaire le plus rapidement possible par la suite! Il aurait pu contrôler tous les achats, s'assurer que chaque produit était de fabrication canadienne; il aurait même pu pousser le raffinement jusqu'à répartir de façon équitable les achats dans chacune des provinces canadiennes, contribuant du même coup à l'unité du pays.

J'ose à peine imaginer le sommet qu'aurait atteint la cote des libéraux si notre ministre des Finances avait posé un geste aussi révolutionnaire! Je sais très bien qu'il n'y a aucun lien entre la cote populaire et la date des élections, mais si par un hasard providentiel la campagne électorale avait coïncidé avec la réception de mes draps de satin ou de mon rouli-roulant, cela aurait pu influencer mon choix au moment du vote. On a beau être un bon chrétien, on est humain, hein!

**Q. Fraîcheur interne, même pendant les règles? Comment?**

**R. Avec les Norforms, "réguliers" et "parfumés aux herbes"!**

Essayez-les, vous serez vite convaincue que les Norforms devraient faire partie de votre toilette quotidienne, surtout au cours des règles, lorsque l'odeur féminine est plus difficile à éliminer. Vous vous sentirez propre et sûre de vous tous les jours du mois.

**OFFRE SPÉCIALE:** Pour un échantillon gratuit qui comprend six Norforms, le mode d'emploi, l'applicateur et le livret "Réponses aux

questions les plus souvent posées par les femmes," envoyez 50¢ pour l'affranchissement et les frais de manutention à la Compagnie Norwich Pharmacal Ltée, Dept. P, C.P. 100, Paris, Ontario.



Un nouvel applicateur pratique dans chaque boîte.

**Suppositoires féminins désodorisants Norforms**

## perspectives

est publié chaque semaine par Perspectives Inc.  
231, rue Saint-Jacques Montréal H2Y 1M6 • Tél. 282-2224

### Directeur de la rédaction

Pierre Gascon

### Directeur adjoint

Jean Bouthillette

### Directeur artistique

Pierre Legault

### Rédaction

Edouard Doucet  
Isabelle Lefrançois  
Adrien Robitaille

### Photographe

Denis Plain

### Secrétariat

Gisèle Payant

### Service artistique

Marthe Bolduc  
Michel Brunette  
Roger Dion  
Michel Genest  
France Lafond

### Président

Paul-A. Audet

### Vice-président

Charles d'Amour

### Secrétaire

Guy Pépin

### Trésorier

Gaston Vachon

### Représentant publicitaire

MagnaMedia Limitée 231, rue Saint-Jacques  
Montréal H2Y 1M6 Tél. 282-2120

ISSN 0380-6790

## NE VOUS OFFREZ PLUS DES REPAS MONOTONES!

CUISINE POUR TOUS LES JOURS de Margo Oliver vous facilitera la tâche. Des recettes, faciles et économiques, conçues spécialement pour des plats de tous les jours. Vous recevrez en plus, gracieuseté des Editions Optimum, un magnifique tableau des coupes de viande que vous pourrez garder même si vous retournez le livre. Seulement \$8.95.

Envoyez votre chèque ou mandat-poste à Les Editions Optimum, C.P. 4090 Place d'Armes, Montréal, P.Q. H2Y 3M1.

## L'huile 3 en 1

pour que ça tourne rond.





Sur un paysage de plage à perte de vue, nous voyons, ci-contre, une cheminée typique de l'Algarve; en haut, une petite ville bordant la route près de Portimão, et, ci-dessus, une vue d'Albufeira, sorte de Saint-Tropez portugais.

## Du soleil à profusion, de

PAR JOSETTE PRATTE

On raconte que les plages de l'Algarve sont parmi les plus belles au monde, que le soleil s'attarde là plus qu'ailleurs — 3 000 heures par année —, que peu de bords de mer restent si peu fréquentés. Peut-être. Mes voyages n'ont pas été assez nombreux encore pour me permettre d'en juger avec certitude. Mais je sais avoir trouvé dans cette province du sud du Portugal une grève dorée qui couvre l'espace à perte de vue et se moule, docile, sous la plante des pieds. Je me rappelle m'être assise des heures durant à regarder la vague éclater au soleil, à écouter son fracas contre le sable chaud, à la suivre, s'étirant pour atteindre la falaise dressée, se retirant ensuite et laissant éparpillés des coquillages fragiles. J'aimerais pouvoir sentir encore l'odeur de ma peau, salée, éclaboussée, plongée dans l'eau verte puis brassée par l'écume. Et je pense avoir profité là d'un des plus beaux paysages marins qui soit.

Il faut dire que là tout dispose à être d'humeur accueillante: les endroits où rester — maisons et appartements en location, hôtels construits avec goût dans le cadre de développements touristiques divers — offrent à des prix raisonnables un luxe moderne, confortable et discret. Les bourses plus mai-

gres trouveront à se loger à meilleur prix encore dans des pensions propres et charmantes ou dans les *pousadas*, ces hôtels tenus par l'Etat et qu'on retrouve, d'ailleurs, dans toutes les régions du pays.

La propreté règne partout. Le service, un peu lent parfois, se fait dans le calme et l'amabilité. La nourriture est bonne, abondante et variée: des poissons et des crustacés achetés frais au marché le matin, des légumes et des fruits à n'en plus finir, des oeufs tout juste sortis du cul de la poule, mais aussi de l'agneau, du jambon de Bayonne, du porc, d'énormes miches de pain de campagne gris, du miel tendre, des fromages salés, des dattes et des noisettes mangées à la poignée ou disséminés dans les pâtisseries et les bonbons: de quoi se préparer chez soi, en toute simplicité, de délicieux repas. On peut aussi festoyer, à prix très raisonnables dans les meilleurs restaurants de la côte: la Casa Velha, à Quinta do Lago, la Réserve, à Santa Barbara de Nexe, le Sete Marès, à Portimão, ou l'Al-Faghar, à Faro...

Le vin, contrairement à ce que l'on croit, n'est ni trop acide ni trop sucré et j'ai bu, sur les tables de l'Algarve, d'excellents rouges qui coulent dans la gorge secs et légers — Serradayres —

ou, au contraire, corsés — Dao —; j'y ai trempé ma langue dans un digestif sucré — *aguardente* — et terminé mes soirées dans les vapeurs nébuleuses du porto.

La température clémente, si facilement supportable du ciel de l'Algarve rend plus agréable encore les jours passés dans le farniente. L'hiver, réservé presque exclusivement aux golfeurs, est le seul temps où il fait trop frais pour se baigner. Le climat, le reste de l'année, oscille entre 20° et 30°. Le soleil, adouci par des brises légères, sème des variétés infinies de fleurs sur le sol, aux branches des arbres et dans d'immenses jarres de grès posées à la porte des maisons. Au printemps, les amandiers en fleurs accrochent du blanc tout au long du ciel bleu, les bougainvilliers tachent de rose vif la blancheur des façades, le parfum des mimosas imprègne l'air de partout, la terre se jonche de fleurs. Les arbres — pins, ifs, oliviers — ploient élégamment sous le poids des feuillages ou se dressent avec fierté dans l'horizon tranquille. Les criquets chantent, les papillons voltigent, des oiseaux de toutes sortes font claquer leurs ailes. On n'est jamais pressé en Algarve: le soleil reste là à chauffer la mer et les villes qui la bordent.

Tout au long de la côte, appuyées

contre le flanc des falaises ou tendrement posées au creux d'une baie, des villes blanches, traversées de quelques rangs d'asphalte: la place, où se dresse l'église et peut-être un monument; les rues entortillées, flanquées de boutiques; les ruelles entassées qui abritent des écuries, des bars, de vastes hangars où acheter des fèves, du café, des oranges et des fagots de bois; de modestes domiciles où braillent les enfants.

### Les villes

A Olhao, voir les petits bateaux peints en rouge, en vert, en jaune vif et en gris qui trempent dans le bleu de la baie. Marcher sur la place, large et plate, bordée de magasins, avec en son centre de grands carrés de pelouse et, tout au bout, la masse carrée de l'église. Vous serez étonné par son curieux mélange de sobriété classique et de fureur baroque: au dépouillement du porche et de la nef — murs blanchis à la chaux, fenêtres voilées de tulle léger, confessionnal en bois foncé fermé par un rideau violet — répond la folie du choeur doré, tourmenté de courbes, de feuillages, de fleurs et d'entrelacs, d'angelots qui s'envolent et de saints qui sourient. Derrière cette église, une chapelle, toute petite, se prête mieux

peut-être aux prières des paysannes en noir. Le reste de la ville, construite pourtant au XVII<sup>e</sup> siècle, bien longtemps après l'occupation mauresque, ressemble étrangement à une ville d'Afrique du Nord avec ses maisons blanchâtres accotées les unes aux autres, toutes dotées de cheminées cubiques et de grandes terrasses.

A Faro, capitale de l'Algarve — cité ancienne et prospère reconquise sur les Maures en 1249 —, vous marcherez dans des rues étroites — certaines restent interdites aux voitures — où se presse l'essentiel de la vie portugaise: cet homme qui sirote une liqueur, cette femme qui porte des paquets, l'enfant qui rit, bouge et se moque, les tonneaux de bière roulés sur le pavé; bruits et pas perdus, la ville court, crie, piétine. Vous pénétrerez dans une épicerie ancienne où s'empilent les boîtes de biscuits et d'huile d'olive, les bouteilles de porto aux millésimes délavés, les bocaux de bonbons, les poches de figues, les meules de fromage, les pains entassés sur les comptoirs en bois. Vous remarquerez aussi les vieilles affiches publicitaires placardées aux murs, les étalages sucrés des confiseries, les dentelles, les poteries, les étains. Vous fouinerez. Puis vous vous reposerez à la terrasse d'un café, ferez votre fête d'une sole



## VOIR L'ALGARVE ET REVIVRE

Du soleil à profusion, des plages à perte de vue et des petites villes où il fait bon flâner

contre le flanc des falaises ou tendrement posées au creux d'une baie, des villes blanches, traversées de quelques rangs d'asphalte: la place, où se dresse l'église et peut-être un monument; les rues entortillées, flanquées de boutiques; les ruelles entassées qui abritent des écuries, des bars, de vastes hangars où acheter des fèves, du café, des oranges et des fagots de bois; de modestes domiciles où brailent les enfants.

### Les villes

A Olhao, voir les petits bateaux peints en rouge, en vert, en jaune vif et en gris qui trempent dans le bleu de la baie. Marcher sur la place, large et plate, bordée de magasins, avec en son centre de grands carrés de pelouse et, tout au bout, la masse carrée de l'église. Vous serez étonné par son curieux mélange de sobriété classique et de fureur baroque: au dépouillement du porche et de la nef — murs blanchis à la chaux, fenêtres voilées de tulle léger, confessionnal en bois foncé fermé par un rideau violet — répond la folie du choeur doré, tourmenté de courbes, de feuillages, de fleurs et d'entrelacs, d'angelots qui s'envolent et de saints qui sourient. Derrière cette église, une chapelle, toute petite, se prête mieux

peut-être aux prières des paysannes en noir. Le reste de la ville, construite pourtant au XVII<sup>e</sup> siècle, bien longtemps après l'occupation mauresque, ressemble étrangement à une ville d'Afrique du Nord avec ses maisons blanchâtres accolées les unes aux autres, toutes dotées de cheminées cubiques et de grandes terrasses.

A Faro, capitale de l'Algarve — cité ancienne et prospère reconquise sur les Maures en 1249 —, vous marcherez dans des rues étroites — certaines restent interdites aux voitures — où se presse l'essentiel de la vie portugaise: cet homme qui sirote une liqueur, cette femme qui porte des paquets, l'enfant qui rit, bouge et se moque, les tonneaux de bière roulés sur le pavé; bruits et pas perdus, la ville court, crie, piétine. Vous pénétrerez dans une épicerie ancienne où s'empilent les boîtes de biscuits et d'huile d'olive, les bouteilles de porto aux millésimes délavés, les bocaux de bonbons, les poches de figues, les meules de fromage, les pains entassés sur les comptoirs en bois. Vous remarquerez aussi les vieilles affiches publicitaires placardées aux murs, les étalages sucrés des confiseries, les dentelles, les poteries, les étains. Vous fouinerez. Puis vous vous reposerez à la terrasse d'un café, ferez votre fête d'une sole

frite, irez sur la place voir l'océan, les *buildings* modernes et les palmiers touffus, passerez l'Arco da Villa et pénétrerez dans la vieille ville. Une autre fois, peut-être, vous irez au marché, immense, gorgé de fruits, de légumes ou de poissons.

Reposez-vous un peu. Les routes à travers la campagne sont pleines de caractère, bordées de murs blancs et chevauchées d'arbres, égayées de maisons blanches ou pastel avec des tuiles sur le toit et une dégringolade de bougainvilliers à la porte. Venez, le matin, voir les pêcheurs de Quarteira tirer leurs embarcations sur la plage et vendre leurs cageots de poissons. Puis continuez jusqu'à Albufeira, une des plus jolies villes de la côte, aujourd'hui légèrement gâtée par le tourisme, avec ses boutiques léchées, ses bars à la mode, ses rues remplies d'étrangers bien plus que de gens du pays. Perchée au sommet d'une falaise rouge, avec à ses pieds une plage de sable doux et le filet léger d'un village de pêcheurs, Albufeira était trop tentante, trop agaçante, pour qu'on ne l'exploite pas.

Rendez-vous ensuite à Portimao. Un port sur la baie, une multitude de bateaux qui chaque jour se rangent contre les quais et dégorgeant les milliers de sardines entassées dans le fond de

leurs cales. A voir absolument: l'étourdissante activité des pêcheurs. L'un, de son bateau, lance un panier de sardines fraîches, l'autre, sur le quai, l'attrape d'un tour de main en même temps qu'il en tire un autre, vide; le panier vide se remplit, le panier rempli se vide, les bras n'arrêtent pas de bouger, les muscles de se tendre tandis qu'autour planent les mouettes et qu'à côté s'allongent des rues où se promener, des restaurants où bien manger, des magasins où flâner, acheter, entre autres, des porcelaines fines, et même des chaussures Jourdan fabriquées dans les ateliers de la ville. Mais l'essentiel reste cette image de carte postale, les mains calleuses des pêcheurs, le bois mouillé des bateaux et le ciel adouci par tant d'ailes d'oiseaux.

A Lagos, la baie immense, généreuse, touche la place; le rouge des fleurs se mire dans le bleu de la mer; le clocher de l'église Santa-Maria s'accroche à l'air qui passe. A côté, calme et discrète, se cache la chapelle Saint-Antoine: lourdes dorures, fresques au plafond et sur les murs, personnages sculptés, l'oeil ne sait plus où se poser devant tant de richesses réunies. Au sortir de l'église, la sobre simplicité de la ville vous repose de tant de fureur baroque.

Vers la pointe située au sud-ouest du

pays, la route continue. Le paysage change, les arbres se tordent, se vident de vie, la végétation rase le sol, l'espace est si plat que c'est à travers les brins d'herbe que soudain apparaît l'éclat de l'eau, soufflée par les vents, fracassante contre les rochers du cap Saint-Vincent. La terre a changé, comme tuée par le vent de l'Atlantique, son aridité supporte à peine l'existence de Sagres, son immense beauté porte un air de bout du monde. Voir et se taire.

Voilà pour les bords de mer. Mais l'intérieur aussi vaut qu'on s'y arrête. Il faut voir: la ville de Silves, anciennement l'une des plus importantes de l'empire maure ainsi qu'en témoignent encore les murs de son fort; et, beaucoup plus près de la mer, Loulé où vous irez le matin à l'heure du marché. Un conseil, pourtant: ne vous contentez pas d'emprunter les itinéraires tracés à l'avance. Aventurez-vous aussi dans les terres moins connues du touriste. Vous y percevrez l'essentiel de la vie des gens du pays: sobriété, austérité, fierté et simplicité.

Voilà, il ne reste plus qu'à vous y rendre. Vous saurez alors que les dépliants touristiques n'ont pas menti. Simplement, les choses sont peut-être un peu plus belles, plus authentiques qu'ils n'arrivent à le dire.

PAR MARYLISE CHAUVETTE

Un fait connu: dans les grandes villes d'Amérique du Nord, il est dangereux pour une femme de se balader seule dans les rues, la nuit. En 1976, les dossiers de la police de Montréal dévoilent 1 002 attentats sexuels commis contre des personnes de sexe féminin; en 1977 le Toronto Rape Crisis Center répond à 207 plaintes de viol; et, de 1976 à 1977, le taux de crimes sexuels augmente de 39 p.c. à Ottawa. Il y a de quoi faire frémir toutes les femmes, même les plus téméraires.

Pourtant, la faiblesse légendaire de la femme, cette inertie face à l'agression, cette soumission ancestrale à la domination des gros biceps est en train d'en prendre pour son rhume. Grâce à l'action concertée de nombreux mouvements et à la diffusion d'une publicité positive, les femmes commencent à redécouvrir leurs corps et sa force.

Depuis 1972, un nouvel art d'autodéfense, le wen-do, offre aux femmes l'occasion d'apprendre à répliquer efficacement aux offensives d'un agresseur et leur permet d'utiliser l'espace urbain, la nuit, comme un bien auquel elles ont droit au même titre que les hommes.

C'est un optométriste et professeur de karaté torontois, M. Ned Paige, qui, en collaboration avec son épouse et ses deux enfants experts en matière d'autodéfense, a conçu l'idée d'une technique défensive à l'usage exclusif des femmes. Jugeant les arts martiaux traditionnels souvent inaptes à créer des réflexes rapides dès les premières années d'apprentissage et tenant compte du poids et de la taille des femmes ainsi que de la force musculaire nécessaire à la bonne exécution de plusieurs mouvements, la famille Paige a voulu trouver une solution de rechange. Puisant à même le judo, le karaté, le jiu-jitsu, les combats de ruelle et son expérience personnelle, M. Paige a dressé, avec l'aide des siens, un inventaire des prises les mieux adaptées à la constitution et à la mentalité féminines. De ce travail est né le wen-do, création exclusivement canadienne à la propagation de laquelle il continue de s'occuper activement après six ans d'efforts, de progrès et de succès.

Officiellement, Wen-Do Incorporated est un organisme à but lucratif; mais on n'y nage pas sur l'or pour autant. La plupart des femmes qui y travaillent le font à titre bénévole, M. Paige n'accepte aucun salaire pour son enseignement, et la modeste somme recueillie lors de l'inscription aux cours sert tout juste à défrayer le coût de location de la salle, ainsi que les frais d'administration, imprimerie, publicité et transport.

Le wen-do compte aujourd'hui plus de trente monitrices réparties à travers le pays. Depuis 1972, près de 100 000 Canadiennes ont profité de ces cours; récemment, on a pu juger, pour la première fois, de leur popularité et de leur impact auprès des femmes québécoises.

### Pour toutes

Depuis ses tout débuts, le wen-do s'offre à toutes les femmes, jeunes ou vieilles, féministes ou traditionalistes,



LE WEN-DO **POUR**  
**SE**  
**DÉFENDRE**  
**LES FEMMES**  
**PASSENT**  
**À L'ATTAQUE**

riches ou pauvres. Le wen-do a connu autant de succès auprès des adolescentes que des sexagénaires. Plus qu'une simple initiation aux techniques d'auto-défense, le wen-do offre à toutes les femmes l'occasion de réfléchir, seules ou en groupe, à leur comportement social.

Beaucoup de choses dans notre monde stéréotypé semblent frapper d'incapacité les femmes: publicité sexiste, sado-masochiste et autre, mode vestimentaire, préjugés tellement ancrés dans les us et coutumes qu'on les distingue mal de la réalité. Les monitrices de wen-do encouragent leurs élèves à méditer sur leur façon d'être et d'agir. Les souliers à talons aiguille, les jupes serrées, les habits superposés, merveille d'esthétique issues de l'imagination virile des grands dessinateurs, deviennent vite de sérieux handicaps lorsque la femme doit fuir son agresseur. On ne pense pas à cela dans les studios de Dior ou de Yves Saint-Laurent! Les allures éthérées, fragiles, innocentes, empruntées aux mannequins internationaux donneront à l'agresseur l'impression que vous êtes trop faible pour vous défendre. Il en profitera.

En général, un agresseur ne s'attend pas à ce qu'une «faible femme» réplique avec violence. Mais que se passerait-il si, soudain, la faible femme vous sifflait un cri strident dans l'oreille — ce cri s'appelle *ki-yi* —, vous enfonçait un coude pointu dans le plexus solaire et un genou volontaire dans les organes génitaux? La surprise est le premier des quatre éléments qui constituent la base même du wen-do. Un agresseur surpris est un agresseur affaibli. C'est pourquoi on déconseille vivement aux femmes qui suivent des cours de wen-do d'afficher publiquement et à tout venant leur nouveau savoir. C'est peut-être ce premier mouvement surprise qui déconcertera l'attaquant.

Le deuxième élément de base du wen-do consiste en une certaine circularité du geste qui, selon M. Paige, peut décupler la force d'impact du coup. Psychologiquement, le mouvement circulaire correspond peut-être davantage à la femme, qu'on associe depuis toujours au cercle et aux formes courbes et fluides.

En effet, ce troisième facteur, la fluidité, permet d'agencer avec maîtrise et précision divers coups et prises, et promet un meilleur résultat qu'un mouvement trop rapide et saccadé.

Pourtant, tous ces beaux efforts ne serviraient à rien sans le mot d'ordre sacré, sans le cri de ralliement essentiel du wen-do: la confiance en soi. Une femme sûre d'elle-même, pleinement confiante en ses ressources, n'incitera pas un agresseur à approcher; ce dernier cherche, souvenez-vous-en, des proies faciles, c'est-à-dire timides, nerveuses et complexées. Donc, surprise, circularité, fluidité, confiance: quatre mots qui peuvent, si vous les assimilez bien en les intégrant à l'apprentissage du wen-do, vous éviter pas mal d'ennuis.

Les moniteurs de wen-do orientent presque exclusivement leurs cours vers des situations concrètes, quotidiennes, auxquelles toutes les femmes peuvent facilement s'identifier. A d'autres les

gestes cérémonieux inhérents à plus d'un art martial masculin! Le wen-do, lui, mise uniquement sur l'efficacité. Chaque mouvement a été conçu pour répondre à un cas précis. Le wen-do est un art pratique, exact, qui s'exerce sans cérémonies. Sa beauté vient de l'enthousiasme, de la souplesse et de la grâce naturelle des femmes qui s'y consacrent.

### Le doux et le dur

Le cours d'initiation au wen-do dure douze heures et se donne en une fin de semaine intensive ou s'étale sur une période de six semaines, à raison de deux heures par cours. Vous y apprendrez 75 p.c. de toutes les prises dont vous pourriez avoir besoin tout au long de votre vie. M. Paige précise qu'en arrivant à maîtriser deux mouvements de wen-do doux et deux mouvements de wen-do dur, vous améliorez grandement vos chances de sortir saine et sauve d'une situation dangereuse.

Il importe de faire la distinction entre ces deux types de wen-do. Le wen-do doux est probablement celui auquel vous aurez le plus souvent recours. Il regroupe une série de coups et prises qui, tout en incommodant suffisamment l'adversaire pour vous permettre de fuir, n'occasionneront que des blessures légères ou des malaises passagers. Le wen-do doux pourra vous être utile pour mettre à la porte un invité «qui exagère» ou pour refroidir les ardeurs d'un monsieur trop «collant» dans le métro ou l'ascenseur. Par contre, le wen-do dur pourrait vous aider à sortir vivante d'une attaque au couteau ou à faire face à plusieurs agresseurs à la fois. Mais attention! certains mouvements peuvent blesser gravement, aveugler, handicaper pour la vie et même tuer votre adversaire. Le wen-do dur exige la pleine connaissance et la maîtrise parfaite des gestes que vous allez poser; il ne doit s'employer que dans des cas extrêmes et avec la plus grande circonspection.

Chaque session s'ouvre sur une période de méditation qui vise à sensibiliser les élèves aux sons, odeurs, sensations tactiles du monde immédiat qui les entoure; elles s'habituent ainsi à prendre rapidement contact avec leur entourage et leurs possibilités. Suivent les exercices de réchauffement, puis les prises. L'humour est presque toujours présent au rendez-vous et on a quelquefois l'impression qu'un homme ne se sentirait pas gros si, transformé en petit oiseau, il pouvait assister à un cours. Parfois les femmes passent en revue toutes les parties de l'anatomie masculine, mémorisant les endroits où un coup bien placé risque d'être le plus efficace, les points sensibles, là où «ça pourrait faire mal...» Les pauvres organes génitaux en prennent pour leur compte: les femmes apprennent à attaquer avec la main, le coude, le genou, le pied, les dents, le poing ces petits «bastions» de la virilité.

Le cours d'initiation se termine sur un geste symbolique, émouvant et révélateur. Les participantes sont appelées, tour à tour, à casser du poing une planche de pin d'un pouce d'épaisseur, avec environ trente livres de pression.

Loin des faits d'éclat et des démonstrations gratuites, cet instant leur révèle un potentiel qu'elles croyaient endormi au fond d'elles-mêmes, une puissance atavique qui affirme qu'elles sont de nouveau capables, dynamiques, déterminées. La planche cassée, toutes rayonnent de fierté; certaines pleurent, émues d'avoir fait jouer loin, très loin en elles, un déclic libérateur qui transforme presque le geste physique en un éclatant salut à la force retrouvée.

Encore conditionnées à un comportement soumis face aux hommes en général, bien des femmes éprouvent de la difficulté à juger quand un homme est «allé trop loin.» Le wen-do enseigne que nous possédons toutes une «ligne de justice», que seuls quelques privilégiés — mari, amant, ami, enfants, parenté... — peuvent franchir. Une personne qui s'approche trop près de vous vous met-elle mal à l'aise? Elle a franchi votre «ligne de justice». Ce sentiment de gêne, de malaise, doit vous mettre en garde. Il pourrait y avoir de l'hostilité dans l'air. Fiez-vous à votre instinct. Les monitrices de wen-do recommandent aux femmes de toujours prendre au sérieux une menace verbale; mieux vaut se sentir ridicule, suite à un malentendu, que de se retrouver dans de mauvais draps, à cause d'une négligence.

### Gare au «petit guide»

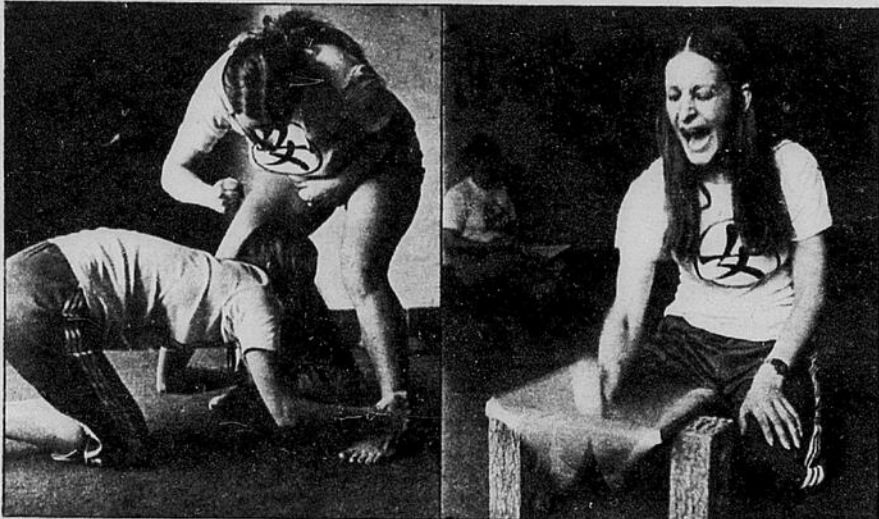
Malgré un bilan incontestablement positif, le wen-do possède, lui aussi, quelques petits défauts; il pêche, entre autres, contre l'esprit de discernement des femmes en voulant à tout prix jouer son rôle de mère poule améliorée. S'il fallait suivre à la lettre toutes les recommandations du «petit guide», nous deviendrions toutes, à brève échéance, de véritables paranoïaques: «Vérifiez toujours s'il y a quelqu'un sous la banquette arrière avant de vous

crépuscule à l'aube?

En apprenant à maîtriser la peur, les femmes ne doivent pas, pour autant, perdre toute confiance en la nature humaine et se transformer en sorcières méfiantes et hargneuses. La plupart des hommes sont des êtres sensibles aux prises avec des problèmes, des angoisses, des lubies, tout comme les femmes. Plutôt que de centrer les femmes sur un petit monde sécurisant mais ennuyeux à mourir, le wen-do doit les ouvrir aux autres avec plus de sérénité et leur permettre de tenter de nouvelles expériences. Il ne s'agit pas de vivre dangereusement mais bien de vivre sur le même plan que les hommes, sans devoir brimer une liberté fraîchement reconquise.

Les concepteurs du wen-do se rendent aussi coupables d'un petit mensonge «pieux». Le wen-do se veut, disent-ils, non sexiste. Voilà une curieuse affirmation lorsqu'on compare le nombre de femmes attaquées par des hommes en un an au nombre de femmes attaquées par d'autres femmes. Bien sûr, les techniques du wen-do peuvent servir à combattre une autre femme, un adolescent ou un chien, mais en réalité nous savons toutes — et la page couverture des petits journaux à sensations le confirme régulièrement — que nous devons surtout nous méfier des agresseurs mâles. En consacrant son enseignement exclusivement aux femmes, le wen-do endossait ipso facto cette position et adoptait un caractère sexiste. Mais c'est là un cas où sexisme et discrimination ne riment pas.

La plupart des hommes devraient être heureux de savoir qu'en leur absence les femmes qu'ils aiment risquent de moins en moins de se faire violer, mutiler, malmené par des voyous qu'eux-mêmes condamnent avec véhémence. Les policiers, pour leur part, ne tarissent pas d'éloges envers le wen-do et encouragent fortement toutes les femmes à suivre des cours d'autodéfense. Ils



Photos Nicole Larose

installer dans une auto!» «Conduisez toujours les fenêtres fermées et les portes bien verrouillées!» «Promenez-vous toujours avec un chien!» «Ne faites jamais d'auto-stop!» «Évitez toute situation dangereuse!» «Ne faites jamais monter d'étranger dans votre auto!»... A quoi servirait cette nouvelle assurance si les femmes ne pouvaient la mettre à profit en jouissant un peu plus d'une liberté qu'elles gardaient autrefois cachée au fond de la maison, du

anticipent le jour où ils n'auront plus à faire de macabres découvertes dans les fonds de ruelle ou les centre commerciaux.

Le wen-do ne transforme pas les femmes en des êtres bioniques... Le mot lui-même signifie «la voie des femmes». S'il est vrai que cette voie a longtemps été celle du «sexe faible», elle prend maintenant de nouvelles dimensions, c'est tout. Entre nous, c'est déjà beaucoup.

# Se bien équiper

Que d'ustensiles et d'accessoires différents dans une cuisine bien équipée! Il y a de quoi, peut-être, décourager les jeunes qui se marient ou, tout simplement, s'installent en appartement avec un copain ou une copine. Il est sage, je pense, de n'acheter d'abord que peu d'articles mais de ne pas lésiner sur leur qualité. Il vaut mieux ne posséder qu'un ou deux couteaux d'une excellente marque que d'en avoir cinq ou six bon marché. Les uns vous dureront 20 ans, si ce n'est toute la vie, et vous aurez toujours plaisir à travailler avec eux; alors que les autres ne vous seront jamais qu'une source d'ennuis. Prenez-en toutefois votre parti, un bon couteau coûte cher. Si votre budget est restreint, oubliez les robots qui font tout pour vous. Contentez-vous, par exemple, d'un bon ouvre-boîtes à main et procurez-vous plutôt un rouleau à pâte, si vous avez l'intention de faire de la pâtisserie, ou une planche à découper. Méfiez-vous, en général, des jeux d'ustensiles. Il s'en trouve toujours un ou deux, dans la série, que l'on n'utilise que peu.

Quelques mots sur les casseroles. Tâchez d'en avoir au moins une épaisse, en fonte émaillée par exemple. L'acier inoxydable est bon mais très cher et l'aluminium donne des résultats très satisfaisants. La fonte non émaillée demande des soins spéciaux et il faut éviter d'y cuire des préparations contenant des tomates ou du vin. Et quand vous choisirez vos cuillères et vos tasses-mesures, n'oubliez pas que le système métrique fait partie non seulement de notre avenir mais de notre présent. Je termine en vous offrant, pour utiliser tout ce beau matériel, quelques recettes pour deux.

## POUDING ET PETITS GÂTEAUX

**La moitié d'un paquet de 11 onces (environ 1 1/2 tasse) de bleuets congelés**  
**1/4 de tasse de sucre**  
**2 cuil. à table de beurre**  
**1 blanc d'oeuf**  
**1/4 de tasse de sucre**  
**1 tasse plus 2 cuil. à table de farine à gâteaux, tamisée**  
**1/2 tasse de sucre**  
**1 1/2 cuil. à thé de poudre à lever**  
**1/2 cuil. à thé de sel**  
**3 cuil. à table d'huile à salade**

**1/2 tasse de lait**  
**1 jaune d'oeuf**  
**1 cuil. à table de zeste d'orange râpé**

**Beurrer** un plat à cuire de 8 x 6 x 2 pouces. Mettre les bleuets dans le plat, ajouter 1/4 de tasse de sucre et brasser délicatement, à la fourchette. Parsemer du beurre, en noisettes. Laisser reposer le tout jusqu'à ce que les bleuets soient décongelés. **Chauffer** le four à 375°F. Habiller de petits moules de papier plissé, de la taille la plus grande, 8 moules à muffins. **Battre** le blanc d'oeuf en mousse, dans un petit bol. Ajouter 1/4 de tasse de sucre, petit à petit et en battant bien après chaque addition; battre jusqu'à ce que la meringue soit ferme et brillante. **Tamiser** ensemble, dans un autre petit bol, la farine, 1/2 tasse de sucre, la poudre à lever et le sel. Ajouter l'huile

et un peu plus de la moitié du lait. Battre 1 minute, à la vitesse moyenne d'un malaxeur électrique. **Ajouter** ce qui reste de lait et le jaune d'oeuf. Battre encore 1 minute. Incorporer la meringue et le zeste d'orange, en brassant délicatement avec une spatule de caoutchouc. **Etendre** uniformément, sur les bleuets, 1 tasse de cette pâte. Mettre le reste de la pâte dans les moules à muffins, en l'y répartissant également. **Cuire** les petits gâteaux au four, 15 minutes ou jusqu'à ce qu'une légère pression du doigt à la surface ne laisse aucune empreinte. Cuire le pouding, au four également, 30 minutes ou jusqu'à ce qu'il soit bien brun sur le dessus et ferme au centre. **Servir** le pouding chaud, avec de la crème si on le désire. (2 grosses portions ou 4 petites) **Glacer** les petits gâteaux d'une glace au beurre et à l'orange et les servir un autre jour. Ils se conserveront tendres pendant plusieurs jours. On peut aussi saupoudrer les petits gâteaux de sucre à glacer et les utiliser dans les boîtes à lunch ou les fendre en deux et les recouvrir de fraises et de crème fouettée. (8 petits gâteaux)



## Prenez les deux...et à votre santé!

Les cruches et glacières Dura-Bond® Coleman vos deux meilleures compagnes par temps chaud!  
 Elles sont ultra-robustes, à surface extérieure simili-cuir de couleur indélébile en polyéthylène de haute densité... chemise intérieure sans couture anti-fuites... et cloisonnées du meilleur isolant possible actuellement sur le marché: mousse d'uréthane coulée, pour repousser la chaleur et conserver le froid intérieur constant.  
 Nos cruches et glacières solides et légères sont

disponibles en un choix multiple de formes et capacités... y compris la paire illustrée ci-dessus... et se vendent à présent chez tous nos détaillants participants, au prix très spécial du programme "Offre Rafraichissante d'été", établi par Coleman.  
 Rendez-vous, dès à présent, chez votre commerçant Coleman et renseignez-vous sur les cruches et glacières Dura-Bond®... qui vous conserveront les idées fraîches sous le soleil le plus ardent!

L'OFFRE  
 RAFRAICHISSANTE  
 D'ÉTÉ COLEMAN  
 GLACIÈRE ET CRUCHE  
 COMBINÉES

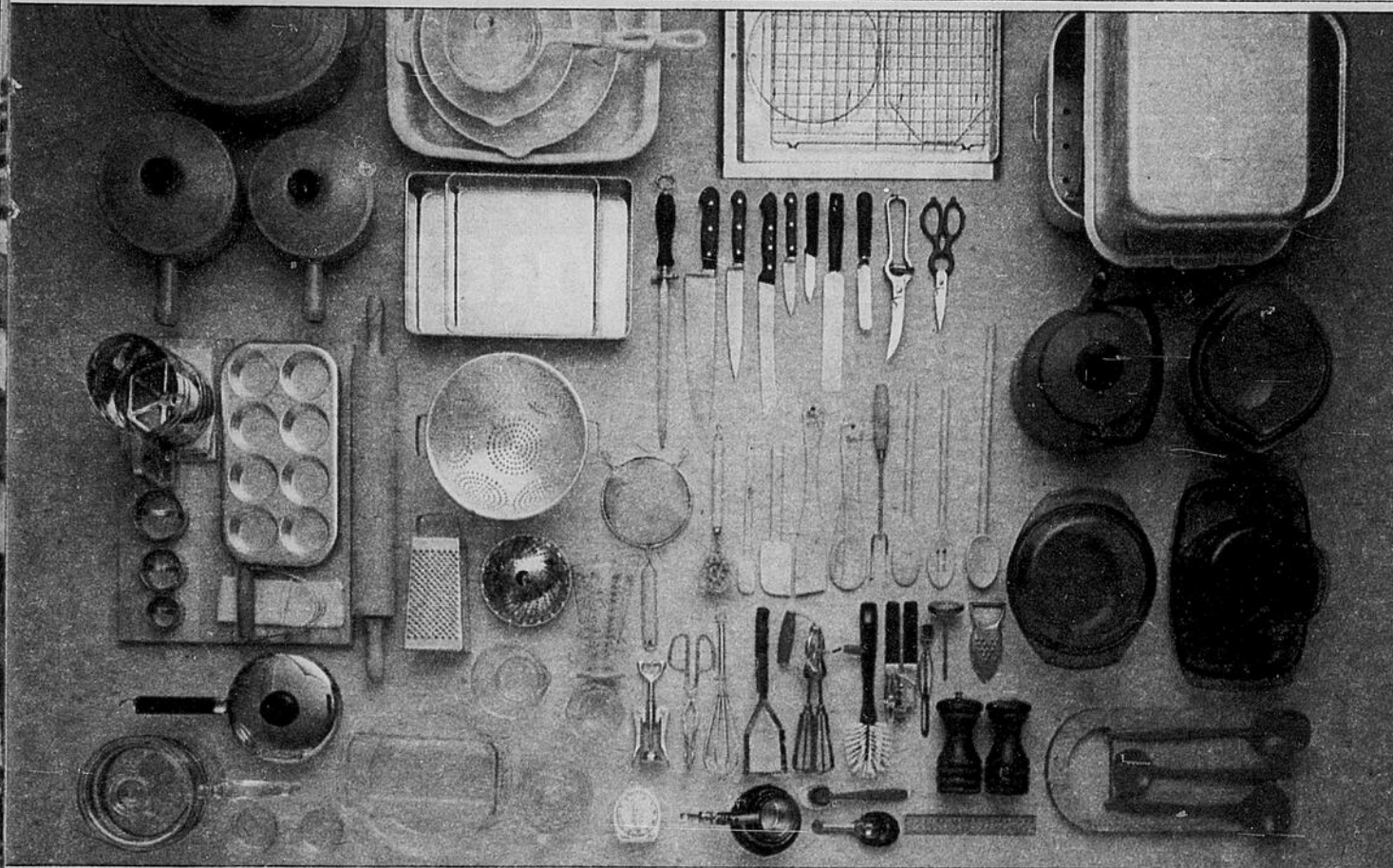
ACTUELLEMENT VENDUES  
 À UN PRIX TRÈS SPÉCIAL  
 CHEZ TOUS NOS DÉTAILLANTS  
 PARTICIPANTS  
 (MODÈLES 5288A & 5547)

**Coleman**



Les bons amis des bons moments

# pour bien cuisiner



## POITRINE DE POULET FARCIE

- 1 grosse poitrine de poulet séparée en deux, en longueur
- 2 cuil. à table de beurre
- 1 cuil. à table d'oignon finement haché
- 1 cuil. à table de feuilles de céleri finement hachées
- 2 tasses de pain, de la veille, en cubes de ¼ de pouce
- ¼ de cuil. à thé de sel
- 1 pincée de poivre
- 1 cuil. à thé de persil séché en flocons
- ½ cuil. à thé d'assaisonnement pour volaille
- 1 pincée de marjolaine
- Sel
- Poivre
- Paprika
- 2 cuil. à table de beurre fondu

**Ecorcher** les deux morceaux de poulet et les désosser en coupant aussi près que possible des os, avec un couteau bien aiguisé; dégager la chair avec précaution pour en garder le morceau entier. Mettre chaque morceau de viande entre deux feuilles de papier ciré et le battre avec un rouleau à pâte, du côté où se trouvait la peau, pour l'aplatir autant que possible. Enlever le papier ciré.

**Chauffer** le four à 350°F. Beurrer un plat à cuire peu profond et juste assez grand pour recevoir, à plat, l'un des morceaux de poulet. Mettre l'un des morceaux dans le plat, le côté écorché en dessous. **Chauffer** 2 cuil. à table de beurre, dans une petite poêle épaisse. Ajouter l'oignon et le céleri et cuire 3 minutes, à feu doux et en brassant. Ajouter la moitié des cubes de pain et continuer la cuisson, en brassant, jusqu'à ce que ces derniers soit beurrés et légèrement brunis. Ajouter le tout à ce qui reste de cubes de pain, ainsi que ¼ de cuil. à thé de sel, 1 pincée de poivre, le persil, l'assaisonnement pour volaille et la marjolaine. Mélanger délicatement et étendre la farce ainsi obtenue sur le morceau de poulet dans le plat à cuire. Recouvrir de l'autre morceau de poulet, le côté écorché en dessus. Presser ensemble les bords des deux morceaux de poulet, tout autour, pour les souder et bien enfermer la farce. Saupoudrer de sel, de poivre et, généreusement, de paprika. Arroser du beurre fondu. **Cuire** au four 30 minutes. Tourner la pièce, la saupoudrer, comme précédemment, de sel, de poivre et de paprika. Ajouter un peu de beurre fondu, si cela est nécessaire, et continuer la cuisson au four, en arrosant souvent du jus de cuisson ou, à défaut, de beurre fondu, 30 minutes ou jusqu'à ce que ce soit très tendre. Couper en deux et servir. (2 portions)

## CREVETTES ET CHAMPIGNONS EN CRÈME

- 1½ cuil. à table de beurre
- 2 cuil. à table de céleri finement haché
- 1 cuil. à table d'oignon finement haché
- ½ tasse de champignons tranchés
- 1½ cuil. à table de farine
- ½ cuil. à thé de sel
- 1 pincée de poivre
- 1 tasse de crème simple (15 p.c.)
- ½ cuil. à thé de sauce Worcestershire
- 1 pincée de feuilles de thym séchées
- 1 boîte de 4 onces de crevettes moyennes, parées
- 2 cuil. à table de persil finement haché
- 2 vol-au-vent, 2 tranches de pain rôties et beurrées ou 2 muffins anglais fendus, rôtis et beurrés
- Paprika

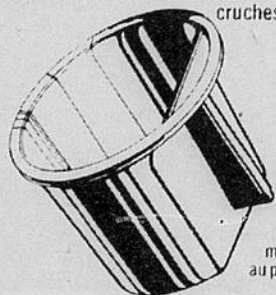
**Chauffer** le beurre dans une casserole moyenne. Ajouter le céleri, l'oignon et les champignons et cuire 3 minutes, à feu doux et en brassant.

**Saupoudrer** de la farine, du sel et du poivre et bien mélanger. Retirer du feu et ajouter la crème, d'un trait et en mélangeant bien. Ajouter aussi la sauce Worcestershire et le thym. Continuer la cuisson, à feu moyen et en brassant, jusqu'à ce que la sauce bouille et soit épaisse et lisse.

**Egoutter** les crevettes et les bien rincer, à l'eau froide courante. Les ajouter à la sauce et bien chauffer. Ajouter le persil, brasser et déposer le tout dans les vol-au-vent ou, encore, sur les rôtis ou les muffins. Saupoudrer légèrement de paprika et servir (2 portions)

## BONI COLEMAN POUR LES OPPORTUNISTES

Achetez votre ensemble Glacière Modèle 5288A/Cruche Modèle 5547, Dura-Bond® (ou la cruche 5547 seule) avant le 15 juillet 1978, envoyez-nous ce coupon accompagné de votre reçu de caisse et du bordereau d'inspection à l'intérieur du carton — et nous vous ferons parvenir, sans frais supplémentaires, ce gobelet de plastique robuste et incassable, adaptable à l'intérieur du couvercle de toutes cruches Dura-Bond.



\* Cette offre expire le 30 juillet 1978  
\* Le gobelet du campeur est ordinairement disponible au prix de \$1.09 ou moins.

VOYEZ L'ANNONCE DE VOTRE MARCHAND DANS LE QUOTIDIEN

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Prov. \_\_\_\_\_ Code \_\_\_\_\_



700 Kipling Ave., Toronto, Ont., M8Z 5V6

PAR CHRISTIAN FOURNIER

Le suicide chez les jeunes est la deuxième cause de mortalité au Canada, après les accidents de la route. Peu de gens sont au courant de ces statistiques troublantes, et encore moins nombreux sont ceux qui en parlent, ou veulent en parler.

Depuis 1970, le taux de suicide chez les 15-25 a triplé et, pour chaque suicide réussi, il y a au moins dix tentatives. (Ces statistiques ne reflètent pas toute la réalité puisque nombre de suicides ou de tentatives ne sont pas enregistrés comme tels. On préfère parler d'accidents, même d'homicides involontaires ou de «causes inconnues».) Dans un cégep, une polyvalente de deux ou trois mille élèves, il y a un jeune qui se suicide chaque année et une dizaine d'autres attendent à leur vie. Sur ces 10, neuf vont récidiver. Pourquoi les gens, dans la plupart des cas, ne portent-ils pas attention à ces appels au secours? On soigne les gens atteints d'une maladie incurable, mais on n'aide pas ceux qui ont des tendances suicidaires et qui pourraient être sauvés parce que, dans bien des cas, on croit simplement à un mauvais moment à passer. On se tait!

Au Canada, un seul hôpital, le Saint-Joseph Hospital, possède un service de prévention du suicide, et il se trouve à Hamilton, en Ontario. Dans cette clinique, dirigée par le Dr Isaac Sychanovski, on traite les gens qui ont déjà attenté à leur vie et aussi ceux qui y pensent.

Ce n'est qu'en Angleterre que le taux de suicide connaît une régression depuis dix ans. Les Britanniques ont réussi ce qu'aucun autre pays dit civilisé n'a réussi, grâce en partie aux Samaritains. Ceux-ci forment une association qui dessert 150 centres de prévention du suicide — sans compter les groupes satellites —, et ils offrent un service de 24 heures par jour aux personnes en détresse. Lorsqu'un individu appelle, un Samaritain va le rencontrer et lui parle tant que dure sa crise.

Rien de semblable chez nous, où le sujet est tabou et le silence de règle. Pendant ce temps-là...

### Une troisième fois

Georges, étudiant de 18 ans dans un collège privé de Montréal, s'est suicidé un soir chez lui. Il venait d'une famille à l'aise de Chambly, ne manquait matériellement de rien et réussissait assez bien dans ses études. Le sport et la musique rock, comme chez les jeunes de son âge, l'attiraient.

Ce fut une surprise pour ses parents, ses amis, ses professeurs. Il semblait heureux, vous diront-ils. C'était un étudiant modèle, jamais indiscipliné. Personne n'aurait pu prévoir qu'il tenterait une troisième fois d'en finir avec la vie. «J'ai l'impression que j'aurais de la difficulté à parler de Georges à ses parents parce que ce serait réveiller des souvenirs qu'ils veulent garder loin, loin...» m'a dit Alain, compagnon de chambre de Georges au collège.

«La première fois, raconte-t-il, Georges avait essayé de se suicider avec des aspirines. Ses parents s'en étaient aperçus et l'avaient tout de suite transporté à l'hôpital. Après, ils ont considéré que l'incident était clos. On n'en parla plus!»

Un an plus tard, Georges était dans sa chambre du collège lorsqu'il a tenté, une seconde fois, de se suicider. Avant de se coucher, il avait de nouveau vidé une bouteille de cachets d'aspirine, mais ça n'avait pas marché! Il en fut quitte pour une grosse indigestion. Alain s'était aperçu que ça ne tournait pas rond, mais il n'avait pas osé poser de questions. De toute façon, le lendemain matin, tout était redevenu normal!

Pourquoi Alain, pourtant au courant de la première tentative de suicide de Georges, n'a-t-il pas, la seconde fois, essayé de lui parler, de le reconforter? Est-ce parce que ses professeurs, ses parents ne lui avaient jamais dit quoi faire en pareille circonstance? Le savaient-ils seulement?

«Je me rappelle, une fois, dans notre chambre, on parlait puis j'avais dit comme ça: «Je trouve que ce sont des gens pas normaux qui se suicident.» Puis

# POURQUOI TANT DE JEUNES REFUSENT-ILS DE VIVRE?

AU QUÉBEC SEULEMENT, PRÈS DE 700 JEUNES DE 15 A 25 ANS  
SE SUICIDENT CHAQUE ANNÉE.  
FAUT-IL FAIRE SILENCE SUR CETTE BRUTALE RÉALITÉ?



Photo Studio Perspectives

j'étais parti à rire. Savez-vous ce qu'il m'a répondu? «Est-ce que j'ai l'air d'un gars pas normal? Pourtant, j'ai déjà essayé de me suicider.» On reste surpris quand on entend ça!»

Ce jour-là, peut-être pour la première fois, Georges avouait qu'il avait déjà tenté de se suicider. «Je voyais combien c'était difficile pour lui d'en parler!» de dire Alain. Georges n'en parlait pas parce que le suicide est un acte méprisable ou peut-être parce que ses parents ne voulaient plus en entendre parler!

Georges s'enleva la vie quelques semaines plus tard. Un soir, il gara l'auto de son père dans le garage, referma la porte et laissa tourner le moteur. La radio

fonctionnait toujours lorsque son père le retrouva. Une semaine plus tôt, Georges avait suivi un cours de chimie sur l'oxyde de carbone!

Le désespoir de Georges était-il grand au point qu'il n'y eût pas d'autre solution à ses problèmes? L'adolescence n'est-elle pas, apparemment, une des plus belles périodes de la vie, comme on s'est toujours plu à le dire? «Ah! si j'avais ton âge, mon garçon...»

Un des professeurs de Georges s'était aperçu de son attitude bizarre mais, pas plus qu'Alain, il n'avait su quoi faire. Pourtant, diront certains, un professeur...

«Il trouvait toujours un prétexte pour venir me parler après la classe, mais jamais de sa famille. Il

cherchait plutôt à savoir comment je le percevais, si je le trouvais bon élève. Pour un travail en particulier, il avait choisi la mort comme thème. Un étudiant qui choisit pareil thème, on se le rappelle.

«Il m'avait déjà dit qu'il se sentait perdu ici, probablement parce qu'il venait d'un milieu rural. A son ancien collège, lorsque c'était l'anniversaire d'un étudiant, tout le monde le fêtait au réfectoire, mais ici, c'est trop gros, on ne peut faire ça!»

Ses amis, ses professeurs et même ses parents ont jugé que Georges passait un mauvais moment. Que tout allait rentrer dans l'ordre après sa «crise d'adolescence»...

## Jean, Pierre, Serge...

Jean, étudiant de 20 ans à l'université de Sherbrooke, s'est tiré une balle de carabine dans le cœur. Il venait d'une famille nombreuse et sans problème. Ce fut l'étonnement pour tout le monde, et même pour un de ses frères qui lui avait parlé la veille. De toute évidence, Jean avait alors appelé au secours. On ne s'en est pas rendu compte! Aujourd'hui ses parents taisent même son existence à ceux qui ne l'ont jamais connu et les voisins croient encore à un accident malheureux. Les parents ont peur d'être méprisés par leur entourage!

Pierre, lui, s'es tué à 21 ans quand sa moto a percuté un arbre en Gaspésie: perte de maîtrise, vitesse, drogue... N'importe quelle raison serait bonne, sauf la vraie: ce fut un suicide. Seul le père de Pierre connaît la vérité, et il la cache. Comme s'il était coupable de la mort de son fils... aux yeux de qui?

Malgré les statistiques qui donnent du fil à retordre aux psychologues, psychiatres et autres professionnels, personne ne comprend — ou n'ose comprendre — ce geste qu'est le suicide. Qui est en cause? La société? Si tel est le cas, nous sommes tous coupables, et voilà pourquoi personne ne veut en parler. «Il ne faut pas en parler, cela pourrait donner des idées à ceux qui y pensent.» Voilà l'autre échappatoire classique. Pourtant, le simple fait de parler de ses problèmes à quelqu'un les résout à moitié.

Dans le cas de Serge, par exemple, les parents n'osent regarder en face les causes de sa mort. C'était leur fils unique et ils ne veulent pas s'avouer qu'ils sont peut-être responsables en partie de sa mort pour ne pas se faire mal juger par les autres. Ils jettent le blâme sur le pharmacien qui a vendu de la mauvaise drogue à leur fils. Serge, qui prenait d'une façon abusive des drogues hallucinogènes depuis plusieurs années, avait sûrement des problèmes. A 18 ans, on n'est pas sans savoir que, prise à forte dose, la drogue tue!

«Il avait tout essayé: l'acide, la mescaline, la méthadrine et il se «piquait» aux cristaux. Il maigrissait à vue d'oeil et était toujours seul. Seul avec beaucoup de monde autour de lui.»

Jean-Claude faisait partie de la même bande que Serge à Saint-Hubert. Ils sortaient, buvaient et se droguaient ensemble. Quelques mois avant la mort de Serge, Jean-Claude ne le voyait plus. «Dans les derniers mois, il se tenait avec un groupe d'Anglais.»

Depuis la mort de son ami, Jean-Claude a complètement cessé de consommer des drogues, de «jouer à la roulette russe» à chaque coup de seringue dans le bras. D'autres amis ont dit: «En voilà un de mort. Un de plus ou un de moins, y'a rien là!» Et ils continuent comme si de rien n'était. Le jour de son enterrement, ils se sont d'ailleurs tous retrouvés à la «pastorale» de la polyvalente, où ils se sont drogués pour noyer leur peine!

Selon le rapport de police, Serge est mort d'un accident de drogue. Peut-on parler d'accident dans son cas quand on sait qu'il se droguait de cette façon depuis deux ou trois ans? Il s'agit bien d'un suicide, peu importe la forme. Ment-on pour ne pas grossir les statistiques?

Est-ce qu'on peut dire, comme son directeur d'école, que Serge est mort parce que c'était une période difficile (1972-73), que tous les jeunes contestaient? que Serge a été victime d'une mode? «C'était vraiment une maladie — la drogue — au début des polyvalen-

tes, m'a dit le directeur. Aujourd'hui, c'est différent, on sait quoi faire!» Une chance pour nos enfants, ils ne serviront plus de cobayes!

Un professeur qui a enseigné aux niveaux secondaire et collégial nous dit ce qu'il pense:

«Dans une institution de plus de 1 000 élèves, tout est trop impersonnel. Les jeunes du premier cycle du secondaire sont trop fragiles pour vivre dans l'anonymat dont peut parfois s'accommoder un adulte. A un moment donné, il se sent noyé et il lui vient à l'esprit d'en finir avec un monde qui abuse de lui. S'il est plongé chez lui dans un milieu impersonnel et superficiel, c'est fatal. Même s'il ne manque matériellement de rien, il n'a pas l'attention nécessaire.»

Est-ce pour cette raison que Robert, 19 ans, étudiant au cégep Marie-Victorin, s'est tiré une balle dans la tête dans la chambre des fournaies de l'institution? Que Jacques, 16 ans, du collège Notre-Dame, s'est jeté devant une rame de métro en rentrant chez lui après l'école?

«Depuis une dizaine d'années, poursuit le professeur, il y eu un changement complet dans notre système d'éducation: on a créé les polyvalentes et les cégeps, qui sont de grosses bâtisses froides. On a substitué au maître d'école traditionnel une multitude de maîtres hautement spécialisés dans leur matière mais qui n'ont peut-être pas la pédagogie d'approche qu'il faut dans ce nouveau milieu. La mutation a été trop rapide. Un peu comme dans la sélection naturelle de Darwin, les plus forts passent au travers mais les autres en crèvent. Dans tout ça, le jeune a été laissé pour compte!»

## Des numéros

Autrefois, le maître d'école était appelé à servir de professeur, d'aide pédagogique, d'orienteur, etc. Aujourd'hui, le maître n'a qu'une fonction à remplir, celle d'enseigner sa matière à deux ou trois cents élèves. La pédagogie est laissée au pédagogue, l'orientation aux orienteurs et ainsi de suite. Dans cette nouvelle hiérarchie, on appelle l'étudiant par son numéro! Il subit un système qu'on lui a imposé et qui peut parfois le détruire.

«Si un professeur rencontre de 200 à 300 étudiants par semaine, le contact humain n'est plus possible.» Le professeur a la consigne d'envoyer un élève-problème à qui de droit — l'orienteur, l'aide pédagogique — car il n'a pas la compétence voulue. On ne peut lui reprocher de suivre la consigne qu'on lui a donnée.

Tout comme les parents, les professeurs n'abordent pas le sujet du suicide, même dans des matières qui pourraient s'y prêter comme les cours de religion, de morale ou de sciences humaines. Ils peuvent parler de dénatalité, de divorce, mais pas de suicide!

Contrairement à ce que certains peuvent penser, les jeunes de 15 à 25 ans ne se suicident pas par vocation, comme une religieuse prend le voile. Le suicide ne s'acharne pas non plus sur un groupe de jeunes très particuliers. Il est faux également de croire que le suicide est héréditaire ou que, lorsque un jeune a décidé de mourir, on ne peut pas l'arrêter. Le suicide n'est pas une maladie. Le suicide n'est rien d'autre qu'un dernier appel au secours et il s'agit pour nous d'ouvrir l'oreille, la bonne.

Georges provenait d'un milieu aisé, il avait une soeur et ne manquait de rien. Jean vivait dans une famille nombreuse et étudiait à l'université. Serge était le gars le plus populaire de sa polyvalente.

Pourquoi ont-ils choisi de mourir? Avaient-ils peur d'affronter le monde? Leurs parents exigeaient-ils trop d'eux? Dans le cas de Georges, un de ses professeurs m'a dit: «La peur de ne pas réussir dans les matières scientifiques semblait une menace pour lui.» Dans tous ces cas de suicide, il y a un point commun: chacun ne semblait pas se voir et se connaître tel qu'il était.

Janis Joplin est morte le 4 octobre 1970, à l'âge de 27 ans, d'une surdose d'héroïne. Quelques mois avant sa mort, elle laissait entendre qu'elle voulait en finir avec la vie. Superétoile du rock aux Etats-Unis — ses disques se vendaient par millions —, elle n'avait pas

atteint son apogée. Mais elle avait peur qu'un jour ses fans se rendent compte qu'elle ne savait pas chanter!

## «Ça ne vaut pas la peine...»

Françoise, étudiante de 18 ans au collège Brébeuf, croyait, elle, que ça ne valait pas la peine de vivre et avait promis de se suicider avant l'âge de vingt ans. Six mois après sa première tentative, elle se jeta en bas du pont Jacques-Cartier.

Françoise ne cachait pas son désir de s'enlever la vie. Elle en parlait avec sa mère, qui n'a pu rien faire. Durant six mois, elle a vu un psychanalyste deux ou trois fois par semaine. «Tout ce qui est censé être bien et aider à améliorer le monde, ce n'est pas vrai, ce sont des faussetés, pensait Françoise, m'a dit sa mère. Vous êtes là toute votre vie à en arracher. Vous allez mourir et vous n'aurez rien fait. Vous vivez dans un monde pourri, gaspillé. Je ne veux pas vivre dans un monde pareil!» répétait-elle. L'argent ne pousse pas dans les arbres, le bonheur non plus!

Les parents de Françoise s'étaient séparés alors qu'elle n'avait pas dix ans. Elle avait deux frères plus âgés qu'elle et une soeur cadette. C'était une fille très active. A 17 ans, elle fit seule le tour de l'Europe; elle réussissait bien en classe et s'entendait bien avec ses amis.

«A quel moment aurais-je pu la prendre en main pour changer le cours de sa crise? m'a confié sa mère. A quel moment s'est-elle mis dans la tête qu'il fallait qu'elle se suicide? Je n'ai jamais pu le dire!»

La mère de Françoise s'est sentie coupable. Elle répétait que, si Françoise avait eu une vie normale, rien ne serait arrivé. «Pourtant, dit-elle, il y a beaucoup d'enfants qui connaissent cette sorte de problème. Des enfants sont nés sans parents, d'autres ont passé leur enfance dans des crèches et ne se font pas suicidés. Ils tiennent à la vie.»

Dans une lettre qu'elle avait laissée à sa mère avant de s'enlever la vie, Françoise écrit: «J'ai été une fille bien. J'aurais pu devenir une femme très bien. Mais avant que la société me gâche complètement et me pourrisse, j'aime mieux mourir comme je suis là.» Comment Françoise était-elle sûre que la société allait la détruire? La société est-elle coupable? Françoise n'avait-elle pas plutôt peur de la réalité parce qu'elle se voyait mal?

Un an avant de mourir, elle écrit ce poème:

Dans mon lit, malade  
Le visage sans pommade  
Ni jolie, ni attirante  
De bien-être latent  
Chaude comme un four  
Je ne serai plus amante.

Dans un autre de ses poèmes, Françoise définissait ainsi le cerveau, l'homme et Dieu:

Cerveau: matière trop complète pour les conditions de l'homme, à pouvoir unique de concevoir l'irrationnel.

Homme: animal ayant le privilège de se mener seul à la mort par son cerveau.

Dieu: pensée sadique qui fait souffrir les hommes pour les obliger à croire en elle.

Et elle terminait par: «Oh! ne me suivez pas, restez à vos croyances. Et soyez donc heureux dans votre ignorance!»

Durant les six mois entre la tentative et le suicide, Françoise essaya de convaincre sa mère que le suicide est la seule solution pour tout être sensé dans cette société. Elle lui parlait des nouvelles épouvantables qu'on pouvait lire dans les journaux, de la guerre du Viêt-nam, des meurtres, de ce qu'elle voyait dans les films, et elle disait: «Regarde, ça te révolte, hein, maman? Demain après-midi, personne ne va penser à ça!»

La vie n'est pas un don du ciel, c'est souvent un calvaire. On n'a rien sans rien, c'est connu. Et ce n'est pas en se leurrant sur son sort et celui des autres qu'on va trouver le bonheur, mais bien en commençant, ne serait-ce qu'un petit peu, à s'écouter, à se comprendre et à s'aimer. «Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent.» (Victor Hugo) ●

Achetez-lui le Remington GTX;  
nous lui enverrons le sac "Tilley."\*



À la fête des Pères, papa mérite bien d'être caressé...de plus près.

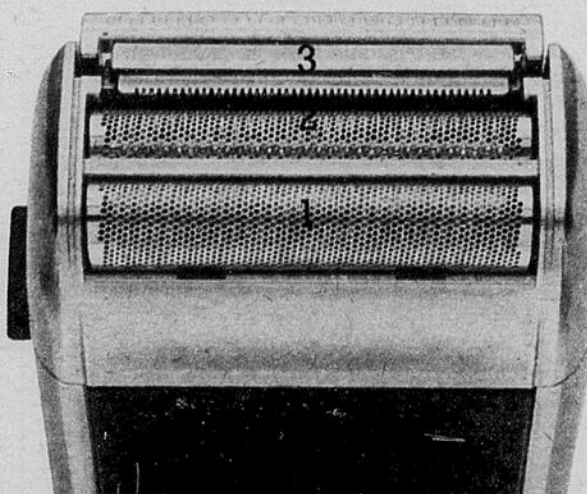
Il a fallu des années de recherches, d'améliorations et d'essais. Mais ça valait le coup!

Le secret réside dans la tête à triple action. (1) La première tête coupe les poils et les redresse. (2) La deuxième tête les rase de près. (3) Simultanément, l'exclusive lame Intercept rase les longs poils follets.

Combinez tout ça avec la tête à grille flexible ultra-mince et vous avez un rasoir qui vous rase d'aussi près qu'une lame. Garanti! Si vous n'êtes pas d'accord, nous vous remboursons votre argent!

En fait, nous sommes si sûrs que papa sera satisfait du rasage de près

Le secret? Le mécanisme exclusif de rasage à triple action.



et du confort du Remington GTX que nous lui enverrons un sac "Tilley" de \$16 pour ranger son rasoir. \*Il vous suffit de retourner la carte de garantie avec \$2 pour les frais de poste et de manutention, et un beau sac en véritable cuir sera à lui... ou à vous. Mais, pensez-y, c'est sa fête!

**REMINGTON**<sup>†</sup>  
**TILLEY**  
CUIR DE QUALITÉ

Cette offre expire le 1<sup>er</sup> juillet 1978.

Satisfaction garantie. Ou retournez le rasoir et la facture, port payé, à Remington, dans les 30 jours suivant l'achat.

†Marque de commerce au Canada de la Sperry Rand Corporation.